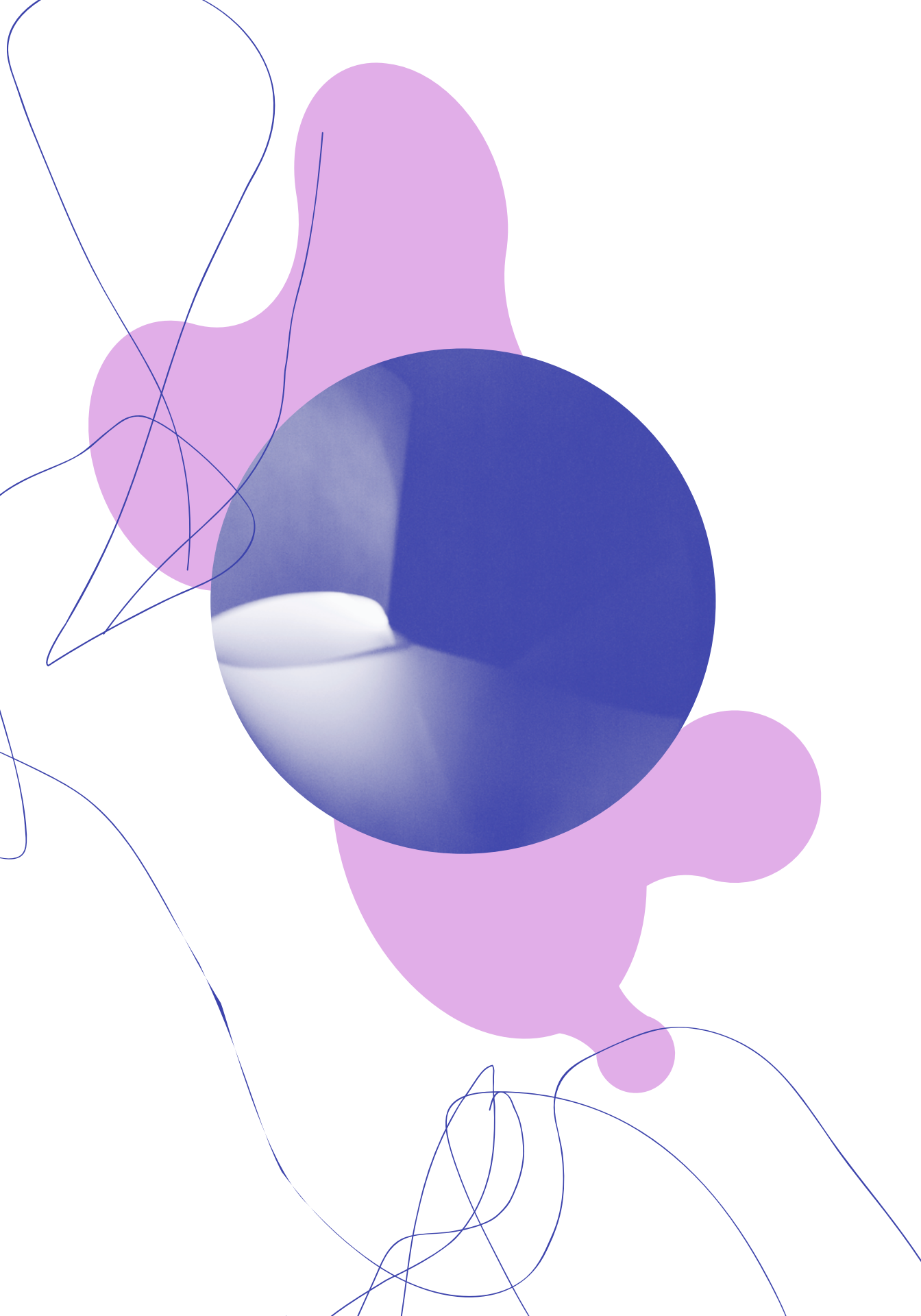




LE CULTE





mot de la rédaction

*Je quittais mes jouets
Allumais ma petite lune
M'habillais de mes couvertures
Mon royaume magique
Mon palais royal*

À l'époque, je n'avais connu que le blanc immaculé de la clôture de mon jardin et des petites dents des mes camarades. Je me souviens de ses yeux plein d'étoiles, de son ventre chaud juste assez rond pour que j'y dépose ma petite tête d'enfant emplie d'amour, de temps et d'espaces. Sa bouche en mouvements me racontait des jours au-delà des montagnes, dessinait des forêts enchantées, des demeures de pain d'épices, esquissait des visages pustuleux, traçait des princesses en détresse, croquait des animaux fantastiques et monstrueux.

La nuit était pour nous un refuge fantastique où les statues s'animaient, où les crocodiles dévoraient les crochets, où les textiles s'envolaient, où les crabes chantaient du reggae, où les astronautes devenaient ménagères et où les baleines avallaient des marionnettes.

Elle était pour bien d'autres synonyme de solitude, de souffrance, de cauchemars.

la nuit
libidinale
absente
interrompue
lunaire
lycanthrope
infinie
insupportable

la nuit
baisers de confettis
chute libre
plaisirs charnels

la nuit tout en même temps
notre culte à la nuit

ALEXANDRA DUCHAINE ET MÉLINA SOUCY
RÉDACTRICES EN CHEF

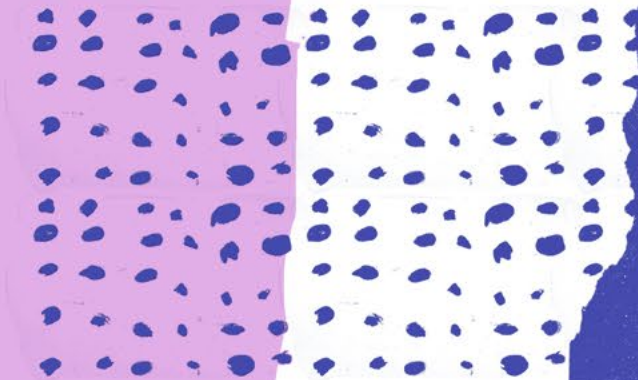


photographie : TAM DAN VU
illustration : AMÉLIE LEHOUX

C



NOCTURNE



Alice au pays des merveilles

ALEXANDRE GRATON

La brise-fumée de
mon Serge Gainsbourg

08

MARIE-PHILIPPE BANVILLE

La faute à la nuit

12

BÉATRICE LECLERC

Les Nocturnes de D.J. Chopin

14

RAPHAËLLE RITCHOT

L'éblouissement de la démesure

16

sept
heures
sous
les
dunes

CETTE NUIT, NOUS ÉTIIONS DES CYGNES

LAURENCE GAGNON

L'influence de la pleine lune,
mythe ou réalité?

20

THOMAS LITALIEN

Philosophie de lycanthrope

22

ALEXANDRA DUCHAINE

Nous fixions le ciel

24

LÉA LAPOINTE

La fierté de Morphée

28

YAN L. BIENVENUE

SEPT cauchemars et songes

31

VALÉRIE TELLOS

Télésiège et plaisir libidinal

32

PÉNÉLOPPE TANCRÈDE

La maladie collective

34

MINUIT SANS PANTOUFLE DE VERRE

ROSEMARIE ST-AMAND

Histoire d'horreur

39

JULIEN DENIS

Ode à la nuit

40

QUITTERIE DUFOUR

Microcosme

43

FRANCIS DUPONT

Regrets de bout de comptoir

45

IL ÉTAIT UNE FOIS
MES NUITS

ALICE ZANETTA

Nocturne, où la lumière jamais
ne viendra dicter mes sensations

49

JULIE LEVASSEUR

Minuit au musée

50

VÉRONIQUE SENÉCAL

Remords couleur ketchup

52

BÉATRICE ROY-BRUNET

Crépuscule infini

55

FANNY C. LAURIN

Insupportable sobriété

56





Alice au pays *des merveilles*

ALEXANDRE GRATON

La brise-fumée de
mon Serge Gainsbourg

MARIE-PHILIPPE BANVILLE

La faute à la nuit

BÉATRICE LECLERC

Les Nocturnes de D.J. Chopin

RAPHAËLLE RITCHOT

L'éblouissement de la démesure

La brise-fumée de mon Serge Gainsbourg

IL FAIT NOIR ET ÇA SENT LA FUMÉE DEHORS.
LA FUMÉE D'UN FEU DE FOYER D'UN CHALET DANS LE NORD.
ET LA CIGARETTE. L'ODEUR PLANE SUR LA VILLE. ÇA SENT
L'AVENTURE, LA FÊTE, UNE INTENSITÉ.
ÇA SENT EXCESSIVEMENT BON ET J'AIME ÇA. ÇA Y EST, DIEU
S'EST MIS À FUMER.

C'EST L'AUTOMNE. IL Y A DES FEUILLES PAR TERRE. J'AI MA
VESTE EN JEAN SUR LE DOS. JE SAVOURE UN HOT-DOG DU
MONTREAL *POOL ROOM*. JE M'ALLUME ENSUITE UNE CLOPE
AVEC MON BRIQUET EN MÉTAL.

TOUT EST BEAU.



J'ai mes écouteurs sur les oreilles et j'écoute la chanson *Venus* de Shocking Blue. J'écoute aussi *Fame* de David Bowie. J'écoute également *Heart of Glass* de Blondie. Je regarde tout autour de moi. Je suis dans le Vieux-Port de Montréal. Le temps est bon, le ciel est gris. Il est 00 h 36. Je suis mélancolique et je me promène dans la nuit. Je me sens comme dans *Midnight in Paris* de Woody Allen. Je suis ce Owen Wilson désespéré qui veut voyager dans le temps. Ce Owen Wilson qui veut tomber en amour avec un monde qui n'existe pas. Je suis Alexandre et je contemple Montréal avec un sourire, mais aussi avec une tristesse. Je ne sais pas ce que je veux, je...

- Vas-tu te calmer, à la fin!?
- Serge?! m'exclamaï-je.

— Serge Gainsbourg en personne.
Dieu est un fumeur de gitanes.

— Ha! C'était ça cette odeur de fumée qui planait dans l'air. Mais qu'est-ce que tu m'as fait peur! Tu es apparu comme un pétard!

— Petite mauviette, va. Tu dances
La Javanaise avec moi?

— Hahaha arrête. Tu iras danser avec Greco,
Bardot, Birkin ou Bambou un peu plus tard.

— Ouais, t'as peut-être raison!
Alors, mon p'tit. C'est quoi ton souci?
Tu m'sembles complètement décontenancé.



— Je ne sais pas ce que je veux. Je crois que j'ai envie d'aimer... J'ai envie de quelque chose de nouveau... Je sais pas...

— Oh lalala, cliché, cliché. Il est lourd le Alexandre, ce soir. Tu joues à l'artiste maudit ou quoi ?

— Non ! Je me promène, comme ça, l'air de rien... C'est tout !

— Bon. Viens. Suis-moi. Je t'emmène quelque part pour siroter un bon pastis.

Je commence à suivre mon mentor. Celui qui a les mots pour parler. Celui qui a les mots pour chanter. L'homme à la tête de chou qui fête, en 2016, le 25^e anniversaire de son décès.

Gainsbourg m'amène sur la rue Laurier à Montréal. Nous marchons tranquillement et fumons des cigarettes.

— T'as envie de quoi ?, dit-il.

— Je pense que j'ai envie d'être bien. Juste d'être bien. Et de chanter une chanson.

— Ok.

Serge me prend par la main et un nuage de fumée se forme. Un gros nuage bleu qui sent les cigarettes sans filtres. Mais qui sent le printemps en même temps.

Notre nuage finit par atterrir sur la rue Laurier au coin de l'avenue du Parc. Nous arrivons près d'un bar que je connais bien. Les marches devant l'entrée sont blanches comme du marbre. À l'intérieur, les murs

sont vert pâle, vert menthe. Les garçons et les filles qui servent les drinks sont tous vêtus d'un complet noir. Il y a de grandes plantes et on se sent dans le hall d'un hôtel que l'on retrouve dans les James Bond avec Sean Connery. C'est Le Bar sans nom.

Serge et moi nous asseyons au bar. Le garçon vient nous voir.

— Ce sera deux pastis, dit Gainsbourg.

Nos verres arrivent. Nous sommes silencieux et nous buvons la fraîcheur de l'alcool anisé et de la glace. Serge Gainsbourg me regarde droit dans les yeux. Il sourit.

— Bon. Là, petit gamin nostalgique, tu vas boire ce pastis d'un coup et tu vas aller voir le beau blondinet là-bas, dehors, qui fume une cigarette. Et tu vas aller lui dire que tu le trouves beau. Je sais qu'il te plaît.

— Quoi ? !

— Bah oui ! Je sais que tous les adultes autour de toi pensent que vous vivez « l'amour au temps du numérique ». Mais c'est des foutaises. C'est insupportable. Ce soir, tu vas charmer comme tu sais charmer. Pas de gêne. Cultive le sens du mot « courtois ». Vraiment. Maintenant, mon beau Alexandre, tu vas aller voir ce garçon, sans trop d'alcool dans le sang, et tu vas lui dire que tu le trouves beau.

— C'est vrai qu'il est joli.





— Allez. Allons-y. Nous allons lui chanter une chanson. Tu vas chanter le premier vers, et je chanterai le second. Et ainsi de suite. J'ai fait cela dans plusieurs de mes chansons, en fait. Dans *Comic Strip* et...

— Oui, oui, c'est beau.

Je sors dehors. Le garçon est beau, beau, beau. Cheveux blonds, tricot blanc écru, yeux bleus, l'air gentil, l'air intelligent.

— Salut, dis-je.

— Salut, dit le joli blondinet avec un sourire agréablement déstabilisant. Il joue dans ses cheveux en bataille.

— Ça va? Tu es vraiment joli. En plus, t'as l'air fin. On devrait dire plus souvent aux gens qu'ils sont beaux et fins. Dans le métro, par exemple. Pourquoi quand on a un coup de foudre dans le métro, on ne va pas voir la personne? On passe tellement à côté de plein d'occasions.

Silence.

— Toi aussi, tu es bien joli.

Le joli blondinet m'embrasse délicatement sur les lèvres. On rit de bonheur et non de boisson. Je me décide à commencer à chanter.

— Gainsbourg, je débute, dis-je.

Je me mets à réciter, Gainsbourg enchaîne.

J'ai tout d'un coup un
grand désir pour toi,
Ça me met vraiment dans
tous mes états,
Je vis peut-être une
ridicule petite passion,
Tu as vraiment le
don de me
déstabiliser,
C'est cliché, je sais,
je n'y peux
rien,
Mais je suis tombé en amour
non d'un
chien.

— Woof!

Un chien aboie près du bar. Gainsbourg et moi avons même la chance d'avoir du bruit d'ambiance pour colorer notre chanson vraiment beaucoup à l'eau de rose. On se croirait dans un roman de Marc Lévy.

— Je m'appelle Édouard, dit le blondinet. Et toi?

— Alexandre. Je dois y aller. Mais... Tu me laisses ton numéro de téléphone?

— Oui.

Gainsbourg et moi nous éclipsons tranquillement.

— Je me sens bien et tout bizarre à la fois, dis-je.

— Pourquoi donc?

— La première fois que j'ai embrassé un garçon, j'avais l'air de la chanson *Je t'aime... moi non plus* dans la tête.

— Ha! Eh ben. Et tu l'avais encore dans la tête?

— Un peu oui.

Et la première fois que j'ai embrassé un garçon, c'était au Bar sans nom. Gainsbourg est parti en riant. Sur son nuage.
C'est un nouveau départ pour moi.

oh, mon amour..
comme la vague irrésolue
je vais je vais et je viens...

Je suis un pathétique petit romantique (?)

L'effet de la nuit sur ma
Vie

La faute à la nuit

J'AI PAS FAIT EXPRÈS,
MONSIEUR, C'EST LA FAUTE À LA NUIT.

Je l'ai rencontré une soirée de première terrasse, t'sais celle qu'on s'habille en court pour faire croire qu'il fait chaud bien que non, et je l'ai croisé au détour d'un pichet de bière pâle plus pâle que ta chevelure dorée du mois d'août. Je portais une chemise grande juste assez avec rien en dessous parce que les filles de *Ton Petit Look* elles ont dit que c'était oké, parce que *fuck* du soutien j'en ai pas besoin nulle part jamais. Le problème c'était que là le soleil s'était poussé et le vent frette me transperçait le corps, résultat mes seins pointaient pas mal vers lui là-bas. Trop régulièrement je me fie aux signes incontestables du destin pour décider les grandes choses de ma vie, alors lui je trouvais que c'en était un pas pire. J'étais curieuse. Il était un garçon de presque été au regard qui brillait au visage qui était doux au cœur qui avait l'air espiègle. Je le regardais de loin, mais pas trop, en étant subtile, mais pas trop et je l'imaginais beau de partout avec du bronzé même sous son linge de gars qui s'en fou du froid, du noir, des filles, de toute. Ça devait paraître dans ma face que je pensais à lui tout nu parce qu'après pas longtemps, il m'a souri avec son sourire de roi du monde, ça a fait un tout petit trou dans sa joue et c'était joli.

Je savais pas encore son prénom ni sa voix un peu cassée que j'ai senti à l'intérieur de mon ventre un feu plus fort que n'importe quel feu de forêt impossible à éteindre. J'ai trouvé que c'était agréable. Si c'est pas de la magie, ça.

Salut es-tu *full* occupé ce soir parce que sinon on pourrait se donner des becs sur la bouche pis ailleurs aussi, t'en penses quoi?

Sans que je sache, ça m'arrive de dire des niaiseries à des n'importe qui, ça se passe vite, tellement que lui ça l'a surpris aussi et intrigué du dedans. Je lui en aurais dit d'autres, j'en avais mille prêtes dans ma tête j'ai envie de te découvrir le corps de te lécher voir si tu goûtes comme je pense j'ai envie de te donner des frissons à des endroits secrets j'ai envie de ta respiration en accéléré dans mon cou de tes doigts sur moi là où c'est pas permis j'ai envie de toi j'ai envie sauf qu'il a compris les mots sans les entendre. Il a pris ma main, c'était un *fit* parfait. Il m'a chuchoté suis-moi et j'ai dit oui, oui tout ce que tu veux, je suis à toi.

On a pris le chemin direct vers son lit c'est qu'on avait hâte de se connaître plus. On a pédalé, (lui, pas moi) on a réussi à pas tomber, on éparpillait nos vêtements dans la rue, on les lançait derrière nous, c'était pour les traces (il fallait que je puisse retrouver mon chemin plus tard).

On était remplis d'étincelles d'électricité, ça faisait des chocs partout, ça faisait grossir le feu dans mon ventre. J'avais pas l'habitude des garçons nouveaux, pourtant nos corps s'entendaient déjà bien, nos langues savaient, nos doigts s'emmêlaient jamais. On s'est explorés de partout jusqu'à s'apprendre par cœur, jusqu'au matin. J'ai tracé des constellations entre ses grains de beauté en souvenir de la nuit qui était la nôtre et j'ai déposé ma joue contre son torse. J'ai fermé les paupières, c'était bon. On a fait comme si, le temps d'une nuit. Comme si c'était le début de quelque chose de beau, même si on savait tous les deux.

J'ai pas fait exprès,
Monsieur, c'est la faute à la nuit.

J'étais fatiguée de caresser la même peau, d'embrasser la même bouche, de souffler dans la même face tout le temps. Avoir le cœur pris depuis des années entières par un garçon doux aux sentiments toujours lisses qui te regarde à chaque instant comme si tu étais une merveille du monde, ça essouffle. C'est beau, mais ça essouffle. C'est merveilleux, mais ça essouffle. Ce qui est parfait m'angoisse, je préfère les passer au *blender*, les sentiments amoureux. Les miens pis aussi ceux des autres.

C'est la faute à la nuit, elle me donne l'envie de collectionner les noms des garçons interdits et aussi l'odeur de leur peau et peut-être même de prendre une bouchée d'eux. Pis parfois c'est dangereux parce qu'ils goûtent bon ça fait qu'on se retrouve à *frencher* en ôtant notre linge dans un appart' pas loin de Beaubien.

OUPS.

Les Nocturnes de D.J. Chopin

UN JOUR, J'AI COMPOSÉ UNE CHANSON SANS PAROLES AU PIANO. MA SŒUR M'A DIT : «HEY, C'EST UNE CHANSON DE PATRICK WATSON ÇA, NON?». JE N'AI JAMAIS RÉPONDU. LA SEMAINE SUIVANTE, J'AI CRÉÉ UNE AUTRE COMPOSITION. MA MÈRE M'A DIT : «DEPUIS QUAND TU JOUES CLAIR DE LUNE DE DEBUSSY?». À PARTIR DE LÀ, J'AI COMPRIS QU'EN MUSIQUE, TOUT AVAIT DÉJÀ ÉTÉ INVENTÉ, QUE MOZART, HAYDN, BACH ET CHOPIN AVAIENT PAS MAL LE MONOPOLE DES DOUZE NOTES ET DE LEURS AGENCEMENTS. IL FALLAIT ARRÊTER DE CRIER AU GÉNIE. EN Y RÉFLÉCHISSANT BIEN, CE QUI DIFFÉRENCIE LA MUSIQUE DITE CLASSIQUE DE LA MUSIQUE DITE POP N'EST QUE L'ÉVOLUTION DE LA TECHNOLOGIE ET DES INSTRUMENTS. LES GENRES NE SONT QUE DES CONSTRUCTIONS PUISQUE, FONDAMENTALEMENT, LA MUSIQUE EST LA MÊME DEPUIS TOUJOURS. OU PRESQUE.



CHOPIN EN PEINE D'AMOUR

Chopin est né et il était déjà en peine d'amour. À l'époque du Romantisme, les sentiments étaient moteurs de création. Le compositeur qui ressentait le plus poignant mal de vivre et qui créait l'œuvre la plus lancinante devenait le plus louangé. Chopin et Adele se seraient bien entendus. De ses échecs amoureux, devenus sources d'inspiration, Chopin a composé ses 21 Nocturnes. Les siècles ont passé et l'amour est resté le thème fétiche des créateurs de chansons au top des palmarès. Céline crie qu'elle ne peut vivre *All by herself*. Adele s'époumone à trouver *Someone* comme lui. Les mêmes motivations, deux cents ans plus tard.

DOUZE NOTES

Que la musique soit déclarée classique ou pop, ses fondements restent toujours les mêmes. Douze notes. Douze tonalités. Douze gammes. Et deux modes : majeur ou mineur. C'est tout ! Chopin dispose des mêmes notes que Marie Mai.

En blues, en jazz, les mêmes principes musicaux fondamentaux sont appliqués. Les accords liés aux premières et aux cinquièmes notes de chaque gamme s'enchaînent fréquemment dans tous les styles de musique. C'est ce qu'on appelle un cycle de quinte basé sur les fondamentales et les dominantes de chaque gamme. Le refrain de la très connue *Autumn Leaves* est entièrement bâti sur ce principe, tout comme *Under Pressure* de Queen débute sur ce dernier. Quant à elle, la *Symphonie no. 5* de Beethoven se termine sur une variation de *do* et de *sol*, soit la première et la cinquième note d'une gamme de *do*. Jazz, rock et classique : mêmes concepts, mais avec des appellations différentes.

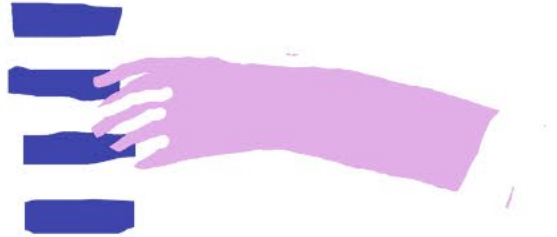


FAIRE COMME TOUT LE MONDE

Une forme de construction musicale transcende les genres : la forme tripartite. Chopin construisait ses pièces comme Taylor Swift écrit ses chansons : un couplet, un refrain, un couplet. Dans le cas des Nocturnes, le couplet équivaut à une première partie lente et le refrain à une deuxième partie plus agitée, suivie d'un retour à la partie plus lente. Grand romantique, Chopin s'est dit qu'il valait mieux répéter à sa douce son message langoureux. Tout comme Taylor s'est dit qu'il serait bon de dire à la terre entière de se *shaker off* quarante-quatre fois dans la même chanson de quatre minutes. Le message passe. Tout est une question de dosage.

ADELE COMME CHOPIN

Chopin composait toujours ses pièces de la même manière : il créait leur mélodie de sa main droite, qu'il ornementait des mêmes simples accords répétés de sa main gauche. Comme bien d'autres artistes plus près de nous, Adele organise ses chansons d'une façon très chopinesque. Dans *Turning Tables* ou *Someone Like You*, sa voix remplace la mélodique main droite de Chopin et le piano, qui l'accompagne avec des accords, substitue sa main gauche. Sauf que jouer *Turning Tables*, c'est plus facile qu'interpréter une Nocturne de Chopin !

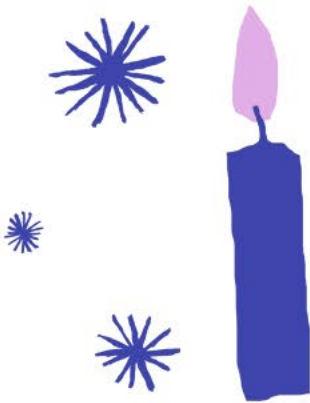


LA POP CLASSIQUE

Le classique et la musique actuelle se ressemblent souvent beaucoup plus qu'on le pense. *Tonight* de Sibylle Baier rappelle la *Nocturne Op.55 No.1 en fa mineur*. *Encore* de Michel Fugain évoque *Love Dream* de Liszt. Les utilisations du classique sont nombreuses et parfois surprenantes. The Queen Symphony a été entièrement composée à partir des pièces du groupe. Les Trois Accords version symphonique au festival Juste pour rire de l'an dernier ? Du génie ! Du hautbois, des violons et du basson sur l'album 'I de Champion ? Une combinaison parfaite !

Malgré tout, l'Orchestre symphonique de Montréal continue toujours d'attirer moins de gens que Coldplay au Centre Bell. Les 21 Nocturnes de Chopin auront toujours moins de vues sur Youtube qu'Adele et son milliard de *Hello*.

Les genres musicaux se sont construits à coups d'inventions technologiques. Avec l'électricité est arrivé le micro, le début d'une longue épopée pour les chansonniers et les grandes voix. Puis les instruments électriques. Les pédales, les amplis. Avec eux : le rock. Les radios, qui limitent la diffusion des chansons à trois minutes, ont fait naître la pop-toujours-la-même-chose. Puis le synthé est apparu. Et les boîtes à rythmes. Les ordis. Avec eux : la techno et le hip-hop. Tout ça un peu dans le désordre chronologique. N'empêche, si Chopin et Adele étaient nés à la même époque, ils auraient sans doute été amants fusionnels. Puis, le cœur déchiré par la distance — l'un en Pologne, l'autre en Angleterre — ils se seraient séparés pour composer des morceaux inspirés de leur peine d'amour.





L'éblouissement de la démesure

Tout a commencé là.
Quelque part entre le crépuscule et l'aube.
Cet endroit où les choses les plus folles sont possibles.
La nuit où on laisse le pire de nous ressortir, prendre le dessus.
La nuit nous permet de faire tout ce qui est trop laid de faire le jour.
C'est là que je me suis dit : « pourquoi pas » ?

Ça a commencé là, quelque part entre tes doigts, mon nez pis tes clefs.
J'avais envie de grimper dans quelque chose de dangereux.
Pis encore mieux, j'avais envie de le faire avec toi.
La drogue a commencé à habiter nos nuits.
On s'est montré chacun notre tour celles qu'on préférerait.

On a passé des soirées complètement défoncés à se dévorer des yeux.
J'ai deviné tes défauts, tes faiblesses, ta médiocrité sous l'influence
des excès de tendresse.
J'ai appris à te connaître à travers le filtre d'une drogue que les gens
appellent celle de l'amour.
Cette drogue que j'ai déposée sur ta langue,
Cette drogue qui faisait en sorte que je me sentais en contrôle.
Que c'était à mon tour de te faire monter dans un manège.

Tout est plus fort quand on est sur toute en même temps.
J'pensais pas qu'on pouvait compter l'amour là-dedans.
Parce que pendant ces nuits-là, on s'est découverts.
Il y a ces drogues qui te font plonger dans l'autre.
On a passé des heures à s'explorer, à se creuser, à s'excaver.
On est entrés l'un dans l'autre, encore plus profondément qu'il est
possible de le faire.

On a eu des moments doux, des moments beaux, purs,
Peut-être issus de la douceur de la drogue, je ne sais pas.
J'pensais pas qu'elle m'influencerait à ce point-là.
M'influencerait dans la façon dont je pense te connaître.
Elle ne m'a fait voir que le meilleur en toi, parce que c'est aussi un de ses effets.
Mes souvenirs sont imbibés d'un filtre qui n'est pas la réalité.
Teintés d'une sincère délicatesse que même sobre, je n'arrive pas à m'expliquer.

C'est le genre d'histoire qui gruge le temps, l'énergie.
 Je me suis rendu compte que c'est pas parce qu'on était *high*
 que c'était faux, c'est juste plus compliqué.
 Tu étais tout ce que la nuit pouvait représenter.
 Solitude, mélancolie, tristesse, créativité.
 Je pensais voir plus que ça.
 J'avais l'impression qu'on partageait quelque chose.

On a tout essayé, on a tout mélangé,
 on s'est dit des belles affaires,
 même si on ne les pensait pas.
 Juste pour se faire du bien.
 Je connaissais la drogue, l'ivresse.
 Je les avais côtoyées un peu, pour le plaisir.
 Mais toi c'était avec elles
 que tu partageais quelque chose.
 Elles étaient tout ce dont tu avais besoin.

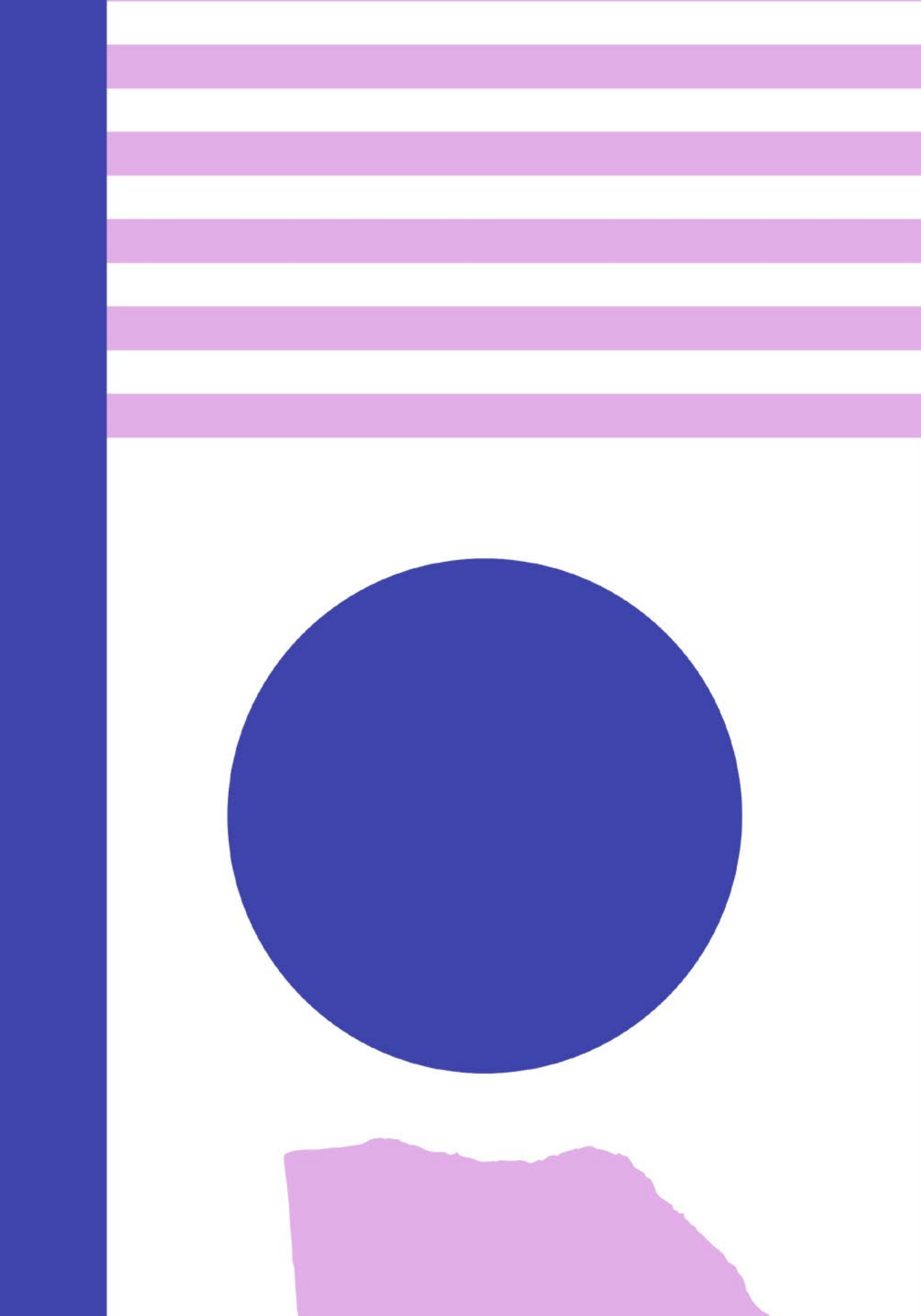
Je n'étais qu'accessoire, décoration.
 Un corps de plus qui passait dans ton lit.
 Moi ou une autre,
 tant qu'elle avait ce qu'il faut pour te faire planer.


Malgré tout, des fois, j'voudrais qu'il fasse noir encore un peu,
 pour qu'on se perde les contours dans l'obscurité,
 pour que toute dure encore plus longtemps.
 Le *high*, l'amour, l'affection, l'impression de se comprendre, le sexe.
 Ton sexe, le mien aussi, tes mains, mes seins, tes doigts, ma bouche et toi.

J'pensais pas m'embarquer là-dedans quand j't'ai vu
 débarquer avec tes longs cheveux qui frisent juste un peu,
 ton sourire en coin d'où pend toujours une cigarette.
 Ton coat de jean déchiré par l'usure.
 T'es le genre de gars qu'on aime juste la nuit.
 Parce que quand il fait clair, je vois
 tout ce que je ne voudrais pas.
 Tout ce qu'il aurait mieux valu ne pas toucher.
 Parce que si le soleil se lève ça veut dire que c'est fini.

Pis je le sais, je le sens que l'aube approche.







CETTE NUIT, NOUS ETIONS DES CYGNES

LAURENCE GAGNON

L'influence de la pleine lune,
mythe ou réalité?

THOMAS LITALIEN

Philosophie de lycanthrope

ALEXANDRA DUCHAINE

Nous fixions le ciel

L'influence de la pleine lune, mythe ou réalité?

DES CROCS COMME DE LONGUES ÉPINES, DES GRIFFES AUX BOUTS DES DOIGTS, DES POILS PAR MILLIERS, L'INSTINCT ANIMAL INCONTRÔLABLE...

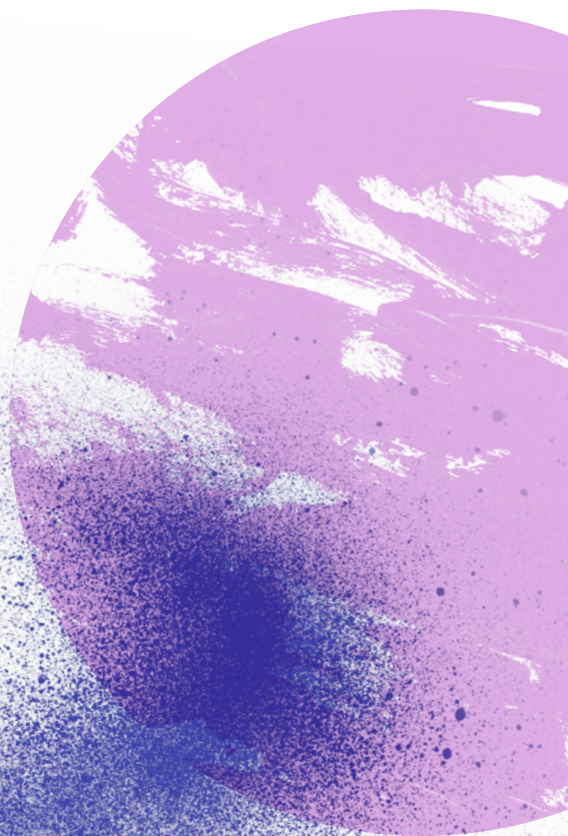
ÇA Y EST : TU ES DEVENU UN LOUP-GAROU!

Si, jusqu'à preuve du contraire, l'existence de ce personnage folklorique n'a pas encore été prouvée, le pouvoir de la pleine lune fait pourtant jaser.

Tenant l'expérience, *Le Culte* a mené son propre petit sondage maison. Sur 110 participants, 70 % avaient déjà entendu parler d'un mythe entourant l'influence de la pleine lune. Fait étonnant : 40 % des répondants ont avoué être plus sensibles et agités les soirs où l'astre forme un cercle parfait.

Fait vérifiable ou autosuggestion ?

Le professeur au département de psychologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) Frederick Philippe ne croit pas que le satellite naturel de la Terre ait un impact significatif sur l'humain. « Je n'ai pas souvenir d'avoir vu passer, au cours de ma carrière, une étude valide démontrant une corrélation solide entre la pleine lune et l'état psychologique, explique-t-il. D'ailleurs, je ne crois pas non plus avoir déjà entendu un collègue me parler de son influence sur ses patients, que ce soit sur leur état mental ou sur leur libido », ajoute M. Philippe.



Le doctorant croit toutefois que l'influence du niveau de luminosité de la lune sur l'état d'esprit des gens pourrait un jour être prouvée, comme le lien entre le temps d'ensoleillement et les troubles dépressifs est aujourd'hui scientifiquement confirmé. Des études révèlent en effet que la lumière de la grande sœur de la lune modifie l'humeur et l'état psychologique des individus.

S'il ne semble pas y avoir d'études capables d'affirmer hors de tout doute l'influence de la pleine lune sur l'être humain, le mythe est pourtant largement partagé dans certains domaines, comme au sein du milieu hospitalier.

«C'est un phénomène dont le personnel entend souvent parler, surtout quand les patients sont agités le soir ou la nuit», croit l'infirmière au Centre hospitalier de l'Université de Montréal (CHUM) Léa Tourigny. Du côté de l'hôpital Pierre-Boucher, à Longueuil, le mythe semble être également connu des infirmières. «Sur les étages des personnes âgées, les infirmières disent souvent que ceux-ci respectent moins les règles lors des soirs de pleine lune, et que la surveillance doit être plus accrue», affirme quant à elle l'infirmière Audrey Nadeau.

Cette dernière, qui travaille principalement en natalité, est sans équivoque lorsqu'il s'agit de parler d'une possible augmentation des grossesses les soirs de pleine lune. «Pour une raison qui est impossible à identifier, ces soirées en sont toujours de très grosses, où il y a beaucoup d'accouchements. Où je travaille, c'est quelque chose de connu», avoue Mme Nadeau.

Est-ce seulement une impression? Aucune étude ne permet d'affirmer l'existence d'une corrélation directe entre le nombre d'accouchements et l'astre complet. En 2005, une étude américaine s'est penchée sur près de 600 000 naissances survenues durant 62 cycles lunaires en Caroline du Nord, entre 1997 et 2001. Les auteurs n'ont trouvé aucune relation entre les différentes phases de la lune et la fréquence, le type d'accouchements ou les complications médicales qui en découlent.

Une étude publiée en 2013 dans le magazine scientifique *Current Biology* révèle l'impact des phases de la lune sur le sommeil. Les résultats de la recherche indiquent que pendant les nuits de pleine lune, les participants s'assoupièrent 5 minutes plus tard et semblaient dans un sommeil plus léger qu'à l'habitude. En tout, en moyenne, leur temps de repos se voyait réduit de 20 minutes. Une diminution du taux de mélatonine, l'hormone responsable de l'horloge biologique et du sommeil, avait aussi été remarquée chez les dormeurs. Toutefois, aucune autre étude n'existe sur le sujet, rendant impossible une corroboration des faits.

Selon plusieurs mythes, la pleine lune perturberait les cycles du sommeil, causerait davantage d'accouchements, accélérerait la pousse des cheveux, augmenterait la libido ou pousserait les gens à commettre des crimes. Que l'on soit convaincu ou non de l'influence de la lune sur l'humain, il faudra attendre davantage d'études scientifiques avant d'en venir à de véritables conclusions.

Philosophie de lycanthrope

Minuit et mort de fatigue. Je cogne même des clous en regardant le match du Canadien. Je réussis à le terminer, puis j'entame ma routine nocturne : une douche, un lunch, peu importe. Épuisé, disais-je ? Je m'effondre. Je suis perpendiculaire au sens logique de mon lit et je bave dans mes draps. Soudain, je rêve en plein éveil. Je me retourne et, sous l'influence de mon plafond blanc qui ressemble drôlement à la pleine lune, je me transforme. Mon cerveau est altéré et mes ongles poussent. J'ai une soif sans précédent de savoir. Mon corps n'est plus le même, je suis un loup-garou.

Ma routine journalière m'avait poussé au bout du rouleau. Maintenant que j'ai gagné mon lit, plus rien ne peut m'arrêter, dormir me semble tellement superflu. Mes crocs me donnent des airs de Platon. C'est l'effet cosmonaute qui entre en jeu : je vois la Terre depuis l'espace, puis je me rends compte à quel point les querelles humaines sont insignifiantes. Je relativise tout, à compter de ma place dans l'univers jusqu'aux choix que je devrais faire pour devenir une meilleure personne. Je pourrais commencer par les choses simples : faire le travail que je dois remettre dans trois jours ou, peut-être, finalement, terminer le livre de Chomsky qui traîne sur ma table de chevet depuis trop longtemps. Toutes mes pensées sont le résultat d'un délire cognitif dont Jean-Paul Sartre serait fier.

(Claquement de doigts)

Le lendemain, je ne distingue plus le rêve de la réalité et les idées révolutionnaires que j'ai eues durant la nuit me semblent si floues que j'ai repris forme humaine. La bête sauvage qui attendait patiemment le crépuscule pour s'emparer de moi ne m'a légué que très peu de souvenirs de ses réflexions hautement sensées.

Plusieurs lycanthropes sont reconnus mondialement pour leurs idées développées dans les bras de Morphée. L'un des plus velus d'entre eux se nomme Paul McCartney. L'auteur-compositeur-interprète a entendu pour la première fois sa chanson *Yesterday* dans un rêve ; c'était pour lui une mélodie si poignante et si familière qu'il croyait que cet air existait déjà. À son réveil, ses compagnons musiciens l'ont vite persuadé d'en faire l'une des chansons les plus populaires à avoir jamais vu le jour.

Idem pour le cinéaste Christopher Nolan, qui a tiré le concept de son superbe long-métrage *Inception* dans une dimension parallèle. Cette dimension, qu'on appelle le « rêve lucide », apparaît dans la phase très ambiguë du sommeil paradoxal, au cours de laquelle l'on se met à rêver tout en ayant l'impression d'être éveillé.

C'est au cours ce même cycle du sommeil que Salvador Dalí a visualisé les montres molles qui sont les vedettes de son célèbre tableau *La persistance de la mémoire*.

La théorie de la relativité serait elle aussi issue d'une illumination onirique. Adolescent, Albert Einstein aurait rêvé qu'il descendait une montagne enneigée sur une luge. Au fur et à mesure que cette dernière s'accélérait, les formes autour du futur physicien se changeaient en taches de plus en plus floues. C'est alors que les bases de sa célèbre équation lui auraient traversé l'esprit. Des rumeurs avancent que ce génie était atteint d'une forme d'autisme léger. C'est donc réduire mon état, en cas de crise philosophique nocturne, à deux possibilités : soit je suis un génie, soit un autiste.

On dit d'un jeune loup-garou qu'il n'a pas le choix, qu'il ne contrôle pas ses métamorphoses, mais qu'avec de l'entraînement, il peut réussir à se transformer à sa guise. Si la créativité vient lorsque nous fuyons notre zone de confort, la question qui reste semble bien élémentaire : comment en sortir ? La réponse est probablement encore nébuleuse pour tout le monde, mais je la résumerai en un simple conseil amical : va donc te coucher !



Nous fixions le ciel

ELLE FRAPPAIT À MA FENÊTRE AUSSITÔT LES OSCILLATIONS
DU VERRE CRÉAIENT UN ESPACE INFINI À LA LISIÈRE DE MA
CHAMBRE BONBON J'AVAIS LES JAMBES RAIDES LES MAINS
MOITES LA BOUCHE SÈCHE DE NOUS Y SAVOIR AUTRES IL
FALLAIT NOUS REFAIRE NOUS RÉPARER NOUS REMPLIR
NOUS AVIONS TOUT L'AMOUR LE SOL LE CIEL ET LE TEMPS.



Je me hissais à travers le châssis je m'écorchais à la haie je courais derrière elle invincible dans l'obscurité pied nus sur l'asphalte je mourais en sens inverse mes jours éventuels défilaient devant moi mille histoires merveilleuses projetées sur les demeures voisines endormies je ne croyais plus en rien ni en mon corps ni en ma douleur ni au verbe croire je lui inventais d'autres significations j'imaginai de nouvelles lettres des voyelles informes un langage occulte un monde fantastique que je prétendais nôtre.

Elle me prenait la main nous chantions en cœur dans la nuit muette mes mots étaient enfin le centre de tout de nous et du monde entendus et lancés quelque part loin de mon ventre qui me prenait à la gorge ils ne me fractionnaient plus entre ses lèvres ils étaient grandioses et magnifiques j'aurais voulu qu'elle les énonce toute ma vie qu'ils n'aient plus jamais à naître que dans sa bouche.

Nos cheveux rêches emmêlés en chignons insondables nos pupilles démesurées nos cils blancs confus nos visages écarlates en relief notre peau oléifère nos ongles barbouillés nos seins en pendules nous dansions en tandem sur les trottoirs en morceaux nous n'avions plus à plaire ni à nos appareils ni à nos miroirs ni à nos mères homogènes ni à ceux qui par leurs yeux nous énonçaient nous étions nous-mêmes vivantes incorrigibles nous étions comprises défaites androgynes déliées des choses de l'univers qui nous voulaient souples silencieuses bibelots de verre soufflées nous étions molles et laides nous étions la beauté.

Nous fixions le ciel déployées dans l'herbe humide de notre cour d'école tête contre tête j'avais froid mouillée transie je n'avais plus mal tous mes songes mes entailles ma rage engourdis je ne pouvais qu'écouter sa voix se mêler à la mienne qu'observer de biais son sourire millions d'étoiles dans la nuit mes joues liquéfiées de la voir si lumineuse j'oubliais nos cahiers notre solitude lamentable les réprimandes de nos pères notre perte il n'y avait que nos doigts anonymes dans la pénombre qui traçaient des formes extraordinaires des personnages surnaturels nous leur inventions des passés féériques des sorties majestueuses des fins célestes entre ses paumes et le firmament je dessinais des lignes interminables je m'y voyais funambule agile parmi les astres grandiose et théâtrale.

Déchaînées les paupières closes la tête en papillons nous nous balançons furieusement sur le ventre le crâne vers l'avant dans la pénombre son visage derrière son écharpe elle me racontait leurs fautes l'origine de la haine de la souffrance et du mal nous gravons impétueusement leurs prénoms notre dégoût sur les murs de l'école nos initiales sous les estrades jaunies sans limite éternelles en guerre nous grimpons rageusement les clôtures escaladions les glissades métalliques la marelle en sens contraire nous étions le temps perdu nous étions les fous rires improbables imprécises derrière la fumée de nos cigarettes vagues derrière nos sacs de plastique nous étions l'inaccessible l'impensable l'utopie.

Nous étions l'impossible.





LÉA LAPOINTE

La fierté de Morphée

YAN L. BIENVENUE

SEPT cauchemars et songes

VALÉRIE TELLOS

Télésiège et plaisir libidinal

PÉNÉLOPPE TANCRÈDE

La maladie collective

sept
heures
sous
les
dunes.



La fierté de Morphée

SPÉCIALISÉ DANS L'ÉTUDE DU SOMMEIL, BENOIT LACHAPELLE EXERCE DEPUIS PRESQUE VINGT ANS LE MÉTIER D'INHALOTHÉRAPEUTE. TRAVAILLEUR DE NUIT NE DORMANT QUE CINQ HEURES PAR JOUR, IL A POUR MISSION DE REGARDER DES GENS FATIGUÉS ESSAYER D'ACCÉDER AU SOMMEIL PROFOND. PLUTÔT IRONIQUE.

Le cerveau produit de l'électricité pour chaque information neuronale transmise. Quand le corps s'endort, les productions électriques du cerveau, qui fonctionne au ralenti, se voient considérablement diminuées. Pour mesurer cette activité cérébrale, le préposé des dodos disperse vingt-cinq électrodes à des endroits stratégiques sur le crâne des ses patients, ainsi que deux fils de cuivre au niveau de leur thorax. Grâce à cette machinerie lourde, l'inhalothérapeute pourra déterminer à quel stade du sommeil ces derniers se trouvent, et ce, pendant combien de temps. Le but de l'opération : analyser la structure de leur coma léthargique.

Des impatiences dans les jambes ainsi que des interruptions et difficultés respiratoires peuvent interrompre le roudillon des dormeurs. La tâche de M. Lachapelle est de les comptabiliser et d'étudier les réactions qu'ils produisent chez les *siesteux*. Trop souvent répétés, ces entrecouplements du sommeil peuvent occasionner du diabète, de l'hypertension artérielle, de l'insuffisance cardiaque, voire la mort.

« La plupart des visiteurs sont poussés par leurs conjoints/conjointes à venir me visiter. »

Au cours du troisième stade du repos, soit le sommeil profond, le corps se régénère. Le métabolisme se prépare à stocker l'énergie nécessaire à la journée suivante, le sucre présent dans le sang se transfère et s'emmagasine dans les muscles. L'insomnie, le somnambulisme, la narcolepsie, ainsi que l'apnée du sommeil sont des troubles qui empêchent les membres engourdis d'accéder à ce troisième stade fondamental qui permet à l'organisme de se recharger.

« Un sommeil anormal est un sommeil fragmenté. »

— **Benoit Lachapelle**

Constamment réveillés par des coups de poing ou des frémissements de jambes, ce sont les êtres aimés qui, le plus souvent, remarque les anomalies nocturnes de leur chéri assoupi. Un médecin a déjà référé à M. Lachapelle un patient plutôt particulier, qui lui avait révélé la tragique — et cocasse — raison de sa consultation. « Je me suis fait réveiller en panique par ma femme parce que j'étais en train de l'étrangler, je rêvais que je chassais le chevreuil... », lui avait-il confié.

« Les troubles du sommeil ont une incidence directe sur la qualité de vie. »

« Le sommeil est un univers mystérieux. Cette science est encore tellement jeune que j'apprends tout le temps. Le manque de sommeil générerait à long terme bien plus d'effets secondaires que l'on aurait tendance à le croire. Seulement on ne le remarque pas parce que le corps finit par s'habituer à fonctionner avec peu. »

L'évolution a fait son possible pour nous doter de tous les outils nécessaires à notre survie. L'anatomie n'était peut-être pas prête à s'adapter à une ère où le temps, c'est de l'argent. Le travail de Benoit ne consiste pas à interpréter les raisons qui causent les micro-réveils, mais bien à les diagnostiquer pour mieux les éradiquer. Traduction : le renouvellement du corps avant tout... l'esprit suivra. Parce que c'est correct de prendre le temps de prendre le temps.

Patient Name: psg gh, hg
Subject Code: 54
Study Date: 2/13/2016

LÉA LAPOINTE

(CHIN-L) - (CHIN-R)

(E2) - (M2)

(E1) - (M2)

YEUX

(C3) - (AVG)

cote tête/central

(C4) - (AVG)

surveillé

(O1) - (AVG)

arrière tête

(O2) - (AVG)

occipital

surveillé
cote



SNORE SENSOR

P-FLOW

NEL

THORAX

ABDOMEN

SPO2

PULSE



SEPT cauchemars et songes

CET élan qui m'emporte, la chute libre du pendu. Pourtant ici rien n'est noir, mais tout m'y ramène. Un pas encore et le vide m'est absolu. De retour, le voilà ce sentiment. Trop banal. Déjà vu. Je tombe... et me redresse. Une chute rappelle que le cœur ne sera toujours qu'un muscle.

C'EST un proche qui m'observe ? Il me fixe et me glace. Nul moyen, sans issu, s'il vous plaît, qu'on passe au prochain acte. Des yeux d'une étincelante profondeur qui confirment la théorie. Rien n'est vrai ici, la noirceur de mes paupières ne renferme pas l'ombre d'un ami. Saviez-vous que le cerveau ne pouvait créer de fausses identités ? Bien normal que dans les bras de Morphée, les connaissances s'envolent.

SETH Rogen m'accompagne. Les mots se mêlent à ma langue, j'en oublie mon texte. Vingt-quatre heures d'hier le tout était si lucide. Maintenant que de moi on attend, plus rien n'a de sens. Le cauchemar de l'oubli et la terreur de l'incapable se manifestent sous forme d'examen-surprise ou d'impossibilité d'effectuer ce mouvement des plus habituels.

CETTE manie de reboire. Déshydraté jusqu'à la moelle, que chaque goutte se dissolve le long des parois de l'œsophage. Être, avoir, aimer... et boire ? Voilà l'inverse que me dicte mon corps. Se rendre au lit sans eau, c'est de s'y lever sans jambes. Le sommeil s'écourte quand le réveil s'assoiffe.

« Du néant, du vide statique, sort un équilibre définitif. Des fanons de baleine et de la toile de jute, cette chose folle appelée le sommeil, et qui marche comme une pendule perpétuelle. »

— Henry Miller

SCEPTRE tombant, en échelonnant de un à dix la mollesse, c'est à dix qu'on le retrouve. Les trois jambes ballantes face à cette marée de jeunes étudiants. On noie qu'un oubli peut causer tant de ravages. Je rougis de la tête au membre et je me sens tout petit hors de mes culottes. Qu'on m'offre l'invisibilité. S'il faut tous mes muscles, je pincerai. Je me souhaite la pire des hontes, mais du moins seulement dans ma tête et dans mon lit. Mes yeux clignent. À ma droite, mon cadran sonne. *Snooze*.

SES souliers semblent si vites. Un cheval ne serait pas de taille, le pourchasseur des nuits qui ne se terminent plus aura toujours le dernier mot. Courir le poumon brûlant et le souffle écourté. Si bien que demain, même les draps en seront essoufflés. Ce que le prédateur veut ne l'intéresse même pas. Chose sûre, la distance qui nous sépare se rétrécit.

S'EST-elle désolée : « Il est mort sans souffrir », pour ne reprendre que ses mots. Parler au passé pour toutes ces années à venir. Un trou plus gros qu'imagination se crée à la fraction de secondes. Cinq mots prononcés qui n'aident en rien à m'y faire, pour m'aider c'est d'une décennie dont j'ai besoin. La perte d'un proche. Celui-ci je l'ai inventé. Jamais je ne m'étais arrêté à y penser pour que tout devienne clair : notre cerveau nous protège. Tous ces cauchemars ne sont que fumée face aux démons du monde.

CERTES auparavant me fût plus simple. Le couloir comme seul obstacle, le paternel au fond du corridor. Un véritable char d'assaut que sont les bras d'un parent face à l'armée des rêveries. M'y cacher pour toujours est envisageable, mon père qui me fait comprendre que ce jour viendra où je n'aurai plus huit ans.

Télesiège et plaisir libidinal

SALLE DE CONSULTATION. DEUX PSYCHANALYSTES PRENNENT DES NOTES. UNE PATIENTE EST ÉTENDUE ET RACONTE SON RÊVE DE LA NUIT DERNIÈRE.

MOI : J'embarque dans le *chairlift*. J'admire le panorama hivernal. Il fait froid, mais je suis bien habillée.

JUNG : C'est intéressant. L'une des trois fonctions des rêves est la fonction prospective. Votre inconscient vous avertit de vous habiller chaudement.

FREUD : Non, Jung ! L'inconscient est seulement motivé par la libido. Le mouvement de s'asseoir dans le télesiège et le sentiment d'être transporté ne symbolise qu'un homme qui vous prend durant l'acte sexuel. Continuez.

MOI : Ok... Arrivée près du sommet de la montagne, je me retourne et je remarque qu'il y a deux hommes dans le chairlift, derrière moi. Deux hommes louches. Le genre d'hommes qui ne parlent pas *pantoute*, mais dont le silence veut tout dire. Dès que je les aperçois je me sens angoissée. Je débarque en haut et j'essaie de les semer. Ils sautent du *chairlift* avant même d'avoir dépassé le poteau qui indique de lever la barre. Ils me poursuivent. *What ?*

FREUD : Définitivement deux hommes qui vous empêchent d'avoir du plaisir libidinal avec votre télesiège ! Ils représentent assurément vos parents. Leur silence rappelle ce que vous m'avez dit l'autre jour : vous avez de la difficulté à leur parler. Vous sentez que ce manque de communication brime votre sexualité.

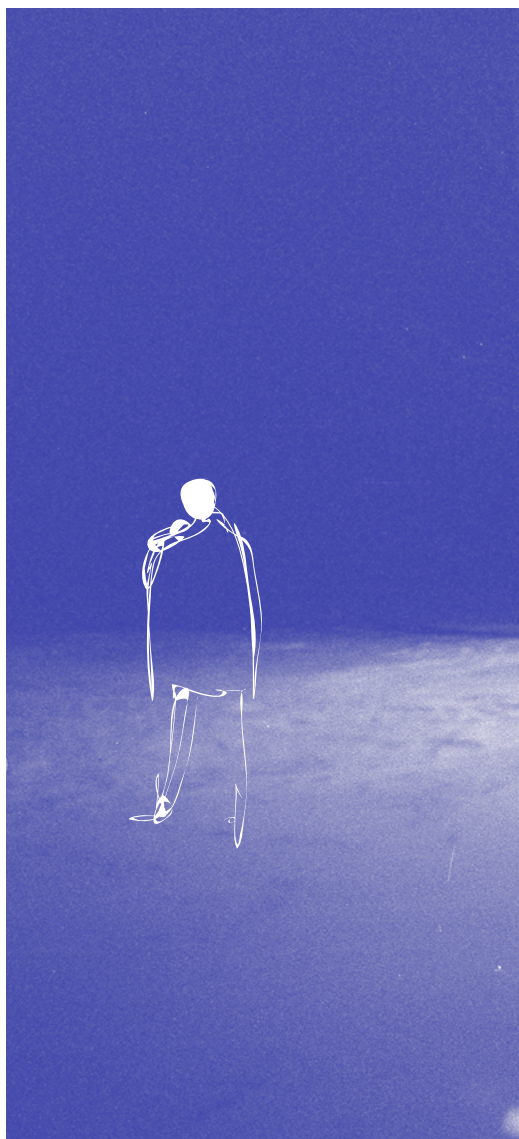
JUNG : Ou alors ces hommes représentent l'archétype de l'« ombre ». Chaque individu le symbolise à sa manière, cet instinct malsain, méchant, animal qui sommeille dans son inconscient. Vous le dites vous-mêmes, ils se trouvaient derrière vous, comme cachés plus profondément.

MOI : Ouais, peut-être. Bref, je me dirige vers un sous-bois. Je me dis qu'ils ont plus de chances de foncer dans un arbre. Je skie vraiment vite. Je regarde à peine où je vais. Mes deux poursuivants sont toujours à mes trousses. Mon périple prend les airs d'une scène du film *Inception*, celle où Léo et sa bande sont poursuivis par des motoneigistes !

JUNG ET FREUD : Ah, *Inception*, quelle création divine !

MOI : Je vais tellement vite que j'en perds presque le contrôle de mes jambes. Je regarde mes skis et je vois que des morceaux s'en détachent à chacun de mes mouvements de hanches. Par miracle, tous les petits bouts atteignent mes poursuivants et les ralentissent.

FREUD : Ah ! Voilà ! C'est votre complexe d'Œdipe. Les bouts de ski représentent le phallus perdu de la femme que vous devenez. Vous perdez de plus en plus cette représentation du phallus à force de vous déhancher telle une femme. Les morceaux atteignent vos parents qui vous pourchassent parce que vous leur en voulez. Ils





ne vous ont pas donné, lors de votre conception, ce petit plus que les hommes ont.

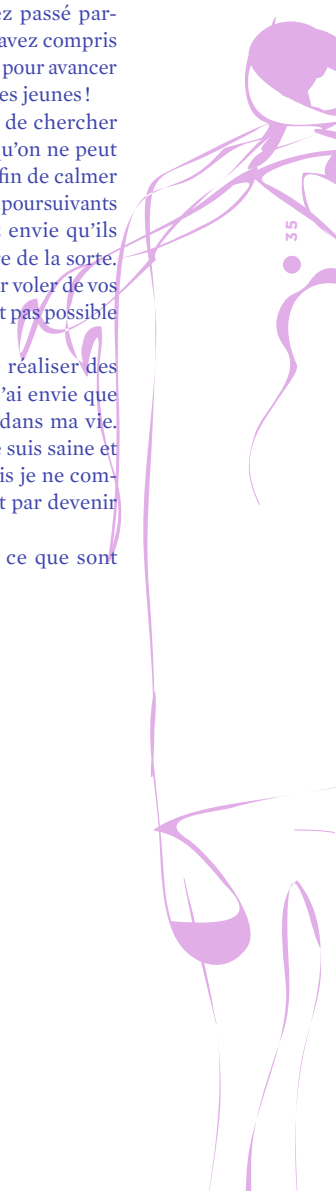
MOI : Par contre, à chaque fois qu'une partie de mes skis les atteint, je ris. Comme un enfant rit quand il voit quelqu'un tomber. Ils trébuchent, tombent, déboulent la montagne et finissent par disparaître.

FREUD : Vous riez parce que vous avez passé par-dessus votre complexe d'Œdipe. Vous avez compris que vous n'avez pas besoin de ce phallus pour avancer dans la vie. *You go girl*, comme disent les jeunes !

JUNG : Une autre fonction du rêve est de chercher l'équilibre psychique. On rêve de ce qu'on ne peut pas réaliser dans le monde extérieur afin de calmer les pulsions de notre inconscient. Si vos poursuivants sont vos parents, c'est que vous avez envie qu'ils arrêtent de vous couvrir, de vous suivre de la sorte. Vous cherchez à créer une distance pour voler de vos propres ailes. Et vous sentez que ce n'est pas possible dans le monde réel.

MOI : *My god*, c'est vrai ! J'ai envie de réaliser des choses. J'ai des projets bien à moi et j'ai envie que mes parents soient moins impliqués dans ma vie. Heureusement, à la fin de mon rêve, je suis saine et sauve et fière de moi ! *You go girl!* Mais je ne comprends pas pourquoi mes skis finissent par devenir des *snowblades* ?

JUNG ET FREUD : Nous ne savons pas ce que sont des *snowblades*...



La maladie collective

Lorsqu'un pépin fait planer le soupçon d'un quelconque dérèglement homéostatique, avoir recours à l'ami Internet est à proscrire. Après s'être auto-diagnostiqué deux ou trois petits cancers en surfant sur le web, les perspectives de bonheur sont souvent réduites. Pourtant, bien peu sont aptes à résister à la tentation du savoir divin diffusé par les blogues, y compris moi. Étrangement, fouiner sur ma dernière maladie m'a plutôt conduite à écouter jaser Sarah, une inconnue anglophone qui habite en colocation avec une taxidermiste.

Il faut d'abord comprendre, ma maladie n'en est pas véritablement une. Il n'est pas ici question de scléroses, de masses inquiétantes ou d'infections lépreuses. Il s'agit davantage d'un trouble. Celui de la paupière pesante qui ne veut pas fermer. Du cerveau amorphe qui n'arrive pas à s'éteindre. Du silence opaque qui étouffe les germes de rêves.

DU TROUBLE DU SOMMEIL DÉFECTUEUX.

Selon Google, l'insomnie touche un tiers de la population adulte. Elle est plus fréquente chez la femme, et/ou chez les individus aux horaires irréguliers, et découle généralement du stress ou de l'angoisse. Une fois ses symptômes démasqués, les solutions proposées varient entre « compter les moutons qui sautent une clôture imaginaire » et « se geler la face selon la dose la plus appropriée ». Autant dire que ses victimes potentielles ne sont pas rares.

Il m'arrive parfois de m'endormir du premier coup, d'autres fois de devoir glander plusieurs heures avant d'y parvenir. Me réveiller prématurément le matin dans l'incapacité totale de refermer l'œil est chose courante et faire la grâce matinée ne m'est pas arrivée depuis belle lurette. J'ai appris à m'accommoder à ce nouvel horaire... Tranquillement. Un bâillement à la fois. Puisqu'à l'heure où seuls les rêves des autres font du bruit, moi, j'ai quitté les bras de Morphée sans être rassasiée.

Bref, à vingt-deux heures, ledit soir de ma rencontre fortuite, je savais que je n'allais pas dormir. Dans de telles circonstances, malgré les conseils judicieux des listes d'astuces pour accueillir le sommeil, j'ouvre mon ordinateur. Ce soir-là, seuls quelques clics me sont nécessaires pour découvrir une curiosité.

La plateforme 2.0 de l'Office national du film du Canada m'était déjà bien connue avant qu'elle ne me révèle son « Journal d'une insomnie collective ». Expérience documentaire sonore, le journal m'accueille d'emblée d'une voix envoûtante, sur un fond de musique ésotérique. Le concept est simple, il suffit d'y laisser ses coordonnées afin de prendre rendez-vous avec l'un des protagonistes. À l'heure convenue, un lien envoyé par courriel s'active et permet d'aller écouter l'interlocuteur, ou l'interlocutrice, réfléchir sur sa propre insomnie. Comme la proposition est originale, que l'attrait visuel est indéniable et que je n'ai apparemment rien de mieux à faire, je prends rendez-vous pour l'heure suivante.

23 h 30. Je ne sais pas à quoi m'attendre.

Mon corps souffre déjà de fatigue, même s'il est évident qu'il n'est pas prêt à se mettre sur pause.

Une voix *weird* m'annonce que Sarah m'attend et un lien URL m'ouvre les portes d'un appartement sombre de Montréal. Mon regard tombe sur la cuvette d'une salle de bain. Aucune représentation humaine dans les parages. Des flèches interactives me guident vers des pièces un peu glauques, en insistant sur le décor : les livres désordonnés, le rideau poussiéreux, le fauteuil usé. Et puis elle est là, la coupe carrée et les yeux fatigués, assise dans un coin à tout avouer à la caméra. Son arrivée dans la métropole il y a six ans, son état dépressif la nuit, ses pertes de contrôle et son côté introverti. L'écouter me fascine et me met mal à l'aise à la fois. J'ai l'impression d'espionner une personne résignée à ne plus dormir, résignée à voir sa vie dominée par des cycles de sommeil inconstants.

En sortant de l'appartement virtuel de Sarah, je n'ai pu m'empêcher d'aller visiter ceux de Tina, de Francis et de Fatiha. Une danseuse de ballet devenue mime, un lieutenant-pompier et une mère de famille : des individus tous plus différents les uns que les autres. Moi qui croyais être un électron libre qui n'arrive pas à cadrer dans les huit heures de sommeil recommandées. Cette maladie individuelle, qui se vit en sacrant le plus beau de son lexique catholique ou en maudissant la personne à ses côtés qui s'endort entre deux mots, est aussi l'expérience d'une collectivité mercantile qui dort de moins en moins.

Depuis l'automne 2012, le projet de l'ONF donne un sens nouveau au concept du confessionnal. Via les *webcams* et les claviers des utilisateurs d'Internet, un réseau qui lui non plus ne dort jamais, nombreux sont les témoignages recueillis comme matière première. À la fois spectateurs et acteurs, les insomniaques forment une fresque interactive, mise à jour grâce à l'apport de chaque nouveau curieux qui désire prendre le temps d'en perdre.

Cette nuit-là, je ne me suis pas endormie avant minuit et je n'ai pas trouvé de solution magique.

Cette nuit-là, j'ai occupé mon insomnie à vivre celle des autres et j'ai compris que je pouvais apprendre à aimer la mienne.



ROSEMARIE ST-AMAND
Histoire d'horreur

JULIEN DENIS
Ode à la nuit

QUITTERIE DUFOUR
Microcosme

FRANCIS DUPONT
Regrets de bout de comptoir

**MINUIT SANS
PANTOUFLE
DE VERRE**





Histoire d'horreur

TU NE DOIS PAS SAVOIR EN COMBIEN
DE TEINTES DE GRIS MON CŒUR S'ÉTALE.

Il est noirci, j'ai peur, mais je ne veux pas que tu le saches. Je veux rester froide et forte comme un mannequin prise de dessous. La contre-plongée, ça donne des airs de reine, des airs de l'Angleterre et c'est beau. Pourtant, ici, c'est laid, affreux...

Non, tu ne dois pas voir combien j'ai mal ni comment mon souffle se fait court ni pourquoi mon corps est aussi lourd. Tu ne dois pas savoir que l'air est bloqué, que mon sang s'épaissit, que les influx nerveux s'essoufflent et que plus rien ne circule. Je veux que tu t'imagines que tu ne me blesses pas.

* * * *

Deux heures plus tôt, c'était l'hiver.

De la neige sur le balcon, dans les escaliers, sur le trottoir. Je bois un café avec un peu beaucoup de Baileys. C'est jeudi après tout. Je dois sortir, avoir une vie. J'enfile mes bottes et mon manteau, ils sont beaux, mais ils ne sont pas très chauds. Je marche lentement vers le métro. Rejoindre les filles, prendre un verre, rire, danser.

Non.

Dehors les lampadaires illuminent le sol et le marquent de longues ombres. Je laisse sortir la fumée de ma bouche, elle remplit le vide du soir-tard. Des pas feutrés derrière moi, des souliers qui traînent. Mon cœur élance une fois. J'ai été éduquée comme ça, avec cette peur infinie de marcher seule. Je ne veux pas me retourner, je ne veux pas voir ce qui m'attend.

Une haleine chaude, odeur de bière, une pinte de Labatt 50 dans un bar miteux. Je veux presque mourir. Des mains rongées par le froid, des mains maladroitement, mais qui savent où elles vont. Il me dit que je suis belle et je ne réagis pas. Même si cent fois, mille fois peut-être, je veux crier, mordre, cracher, décalisser. Il a du plaisir. Je résiste. Mes larmes tombent dans la neige et enfin il s'arrête.

Maintenant, c'est le néant.

Dans mon lit, plus capable de penser, j'ai des frissons comme une crise d'épilepsie. L'eau ne passe pas, l'alcool non plus. Je bois mes larmes, elles me déchirent les joues. Tout mon corps s'assèche dans un grand coup de vent. C'est le froid du dehors qui m'est rentré par en dedans. Je suis lasse, fatiguée. L'impression d'avoir vécu mille milliards d'années. Mais je ne m'endormirai pas, pas de la nuit en tout cas. Je veux appeler mon amoureux, lui dire que je l'aime, mais que je suis souillée, que je ne pourrai plus continuer.

Police, plainte, poste. Des heures à essayer d'expliquer chaque détail de son corps et de l'événement. Ils appellent ça l'événement pour ne pas me brusquer. Portrait-robot, je vomis. Mon père, les larmes aux yeux, me serre la main. Mon cœur est gris-brun-noir, une couleur de cendrier.

* * * *

Ceci n'est pas mon histoire. Ni celle d'une amie. Promis, juré. Mais c'est très certainement celle de quelqu'un qui ne l'a pas cherchée. Aujourd'hui, quand je pense à l'horreur, je pense à ça, à me faire voler tout le beau de mon féminin. J'ai peur, toujours. C'est mon histoire d'horreur.

Ode à la nuit

La nuit me fascine. L'ombre peut y vivre sans complexe. L'obscurité sert admirablement la mocheté, la tristesse, la disgrâce et les querelles conjugales de troisième étage. À travers la fenêtre de ma chambre, j'aperçois des femmes brisées qui, pour survivre, s'entassent aux coins de la rue Sainte-Catherine. Je vois l'indifférence des passants. Je devine, un peu plus loin, une altercation entre deux énerguènes. La nuit est une comédie dramatique qui nous amène parfois à être le témoin d'un spectacle pour lequel nous n'avons pas payé. Rester éveillé après minuit permet de mieux saisir le fonctionnement du côté obscène et hideux de la nature humaine.

Les pires imbécillités auxquelles j'ai eu la chance d'assister se sont pratiquement toutes déroulé après le coucher du soleil. Je me souviens de cette magnifique fin de soirée au cours de laquelle de jeunes hommes consciencieux et lucides ont pris la peine de se taper solidement sur la gueule dans le stationnement d'un bistro de banlieue, alors que le thermomètre affichait trente-cinq degrés sous zéro. Une jolie bagarre qui s'est soldée avec le plus valeureux d'entre eux au pays des K-O. Au bout de quinze bonnes minutes, enfin revenu à lui-même, le surhomme s'est empressé d'envoyer promener les ambulanciers qui tentaient désespérément de le soigner, avant d'héroïquement déclarer qu'il allait défoncer le visage de celui qui lui avait brisé la palette. Si un homme se mesurait en une nuit, les courageux impliqués dans cette lutte seraient tous récipiendaires du prix Nobel de la paix.

Les noctambules sont bien au fait, dès que le ciel se ferme sur lui-même, les principes varient. Au crépuscule, les normes et les codes de conduite qui régulent notre quotidien s'estiment.

Loin de moi le désir de réduire la nuit à son côté vicieux. La pénombre, par le sentiment de liberté infini qu'elle nous procure, ne permet pas seulement l'expression de notre agressivité. La frivolité de la nuit nous pousse parfois à entreprendre des escapades nocturnes tout à fait admirables.

Lorsque j'avais quatorze ans, sortir par la fenêtre, en pleine nuit et à l'insu du paternel, était une aventure. Sous le clair de lune, rouler à vélo avec mes copains jusqu'à ce que la banlieue s'éveille de son calme légendaire, sentir le vent chaud de juillet *flirter* avec mon visage, était pour moi une source de bonheur infini. Difficile d'oublier ce petit matin où nous nous sommes tous retrouvés à patauger dans l'immense piscine d'une luxueuse demeure située dans un quartier huppé, au plus grand plaisir du propriétaire qui nous a gentiment crié de quitter les lieux.

Presque impossible d'effacer cette nuit mouvementée durant laquelle nous avons répandu plus de quatre litres de savon à vaisselle dans une fontaine d'eau qui venait tout juste d'être érigée au bout de la ville. Admirer au matin le visage des employés municipaux qui s'affairaient à ramasser la quantité phénoménale de mousse qui avait envahi l'endroit est l'un de mes souvenirs les plus absurdes et les plus mémorables.

Pour un gamin, la nuit est un trésor. Un paradis éphémère, inconnu et fabuleux qui est rempli de promesses.

Même en vieillissant, la nuit nous séduit toujours par sa simplicité et la grandeur de ses possibles. Voler un baiser à une fille, sous les lumières tamisées d'un restaurant, ou s'enivrer jusqu'aux premiers rayons du soleil. Tuer l'insomnie étendu en bordure de l'océan Atlantique et de ses vagues infinies, avec comme seul éclairage la Voie lactée, et espérer un nouveau périple à chaque étoile filante.

La nuit, l'imaginaire s'active et la fiction devient réalité. Il ne faut pas s'étonner que les Hugo, Baudelaire et Maupassant de ce monde aient été influencés par l'aspect passionnel, poétique et surprenant de la nuit. Il y a une profondeur et une liberté dans l'intervalle nocturne qui crée son unicité. Quotidiennement, la journée s'endort et fait place à un mélange étrange d'imprévisibilités et de volupté.

Bonne nuit.





illustration : LÉA PRIOU

Microcosme

Des lacets qui emprisonnent la poitrine

Des fracassements sous les pieds

Un sac de carton plein d'os

S'étouffer avec des cigarettes

Des regards noircis

Des portés disparus

Frissonner

Cracher dans la bouche d'un autre

Un vieil homme qui distribue des épines

Un déchireur de lèvres

Un cimetière de verre et d'aluminium

Un « non » ravalé

Un acouphène

Des odeurs tenaces

Un fantasma à la sauce BBQ

S'accroupir au-dessus du caniveau

Une tentation coupable

Se faire aller vite, vite

Une exhalation de larmes

Une morsure acide

Une main sur une nuque

Une zone de guerre motrice

Avaler un monde alternatif

De la désorientation sexuelle

L'irrationalité

Des sacs de nœuds *bleachés*

Tout polariser

Des vols de souffles

Des décors fracassés

Visionné pour une à dix secondes

Un gars qui tire une pisse

Un racket

Des visages livides

Un fil qui serre le cou

Tournoyer jusqu'au flou

Blâmer sa dopamine

Taire son mal de vivre

La peau collante

Des milliers de mouvements de lèvres à tes oreilles

L'apparition d'hématomes

En voir trop

En faire trop

Des mains qui vaguent dans le noir

L'exclusion des agoraphobes

Taché par la bile

Un collant filé

Des paupières engourdies

Le désordre. La perte d'équilibre. L'ellipse.

Le microcosme des oiseaux de nuit.



Regrets de bout de comptoir

Une petite poutine, une moyenne poutine italienne, deux hot dogs *all dressed* pis un *onion ring* pour la six. Pis un *break* pour la Carole! Oui, un *break* pour moi parce que la madame est ben tannée. J'aimerais ça passer mes nuits à faire autre chose que servir des burgers pis des frites à des jeunes chauds au coin de Saint-Denis pis Mont-Royal. C'est pas travailler la nuit qui me dérange, c'est travailler tout court. J'veux autre chose! Après avoir été *waitress* dans le même snack-bar pendant vingt-cinq ans, je veux autre chose. J'veux connaître d'autre monde, d'autres places... J'veux partir. J'regarde ces jeunes-là pis j'les envie. Ils me rappellent ma jeunesse. La madame a déjà été à leur place. J'ai fait ça, moi, la tournée des bars, cruiser des beaux bonhommes, danser jusqu'aux petites heures du matin pis finir la soirée ben pompette sur une banquette de snack-bar la face dans sauce brune avec du fromage en grains collé dans le front. J'm'ennuie pas nécessairement de ce bout-là parce que le lendemain tu te réveilles, des fois, avec des regrets, souvent avec des maux de tête pis, assurément, avec moins d'argent dans ton portefeuille. Mais j'm'ennuie d'être libre, de faire ce que j'veux de mes nuits. Quand t'es jeune, tu sais où et quand ta nuit commence, mais tu sais jamais comment elle va finir. À mon âge, j'sais que la mienne commence à dix heures en punchant pis qu'elle va se finir devant le même maudit punch le lendemain matin à sept heures. La seule chose qui va avoir changé dans ces huit heures-là c'est l'odeur de mon linge, qui va sentir la friture, pis mon esprit qui va s'être fait un peu plus ronger par les regrets. J'suis peut-être pu si jeune, mais j'suis pas encore assez vieille pour pu avoir de fun. J'me verrais tout laisser tomber, quitter c'te maudit *snack-bar* pis partir. J'accroche mon tablier pis j'suis en route pour l'aéroport.

J'achèterais un billet pour le prochain vol en direction de... de... Rome! La bouffe, les vêtements, les hommes: la dolce vita, toi! Ouin, sauf que j'comprends pas l'italien pis que j'parle anglais comme une vache espagnole. Sinon... Monte-Carlo! Oui, ils parlent français là-bas. J'm' imagine passer mes soirées au casino à *gambler*, à boire du champagne pis finir la nuit sur un yacht avec un homme.

Un beau grand Européen qui a de la classe. Genre James Bond, mais le James Bond de Pierce Brosnan, pas le nouveau! Pis on ferait l'amour toute la nuit au clair de lune. Oui! Demain matin, cherchez-moi pu, Monte-Carlo m'attend! Si seulement c'était vrai... Parlant de beau mâle, celui assis à la deux, il est pas laid pantoute. Regarde-moi ses cheveux noirs lichés par en arrière, ses yeux verts, son *coat* de cuir. Un vrai look de *bad boy*! Seigneur! Il vient d'voir que j'le fixe. Fais semblant de laver le comptoir. J'veux pas avoir l'air d'une vieille fille désespérée. C'est avec un homme comme lui que je me verrais partir à l'aventure. Finis ton assiette, moi j'me change pis on sacre notre camp d'icitte. On va là où la nuit nous emmène, mon beau! Voyons, Carole, arrête d'le fixer! Il vient encore de regarder par ici. Il va vraiment me prendre pour une folle. Ça va être gênant de retourner le voir. Mon Dieu, il me fait signe! Ça y est, il va essayer de faire un *move*... Ben non, innocente, il veut juste sa facture. Maudite marde! Ça arrive juste dans les vues ces affaires-là. J'pourrais lui laisser mon numéro de téléphone sur la facture, par exemple. Pourquoi j'attendrais qu'il fasse les premiers pas? J't'encore capable d'oser, j'ai cruisé en masse dans mon jeune temps. Pis comme Céline dirait: « *What do you say about taking chances?* ». T'as raison Céline, j'prends une chance. Tiens, j'vais l'écrire derrière la facture. Bon, j'y vais, j'fonce. Go ma Carole, c'est juste un homme, c'est pas le pape. Ben voyons, il est où? Il a disparu? Ah ben, j'ai mon voyage! Il est parti sans payer, l'enfant de chienne!



IL ÉTAIT UNE FOIS MES NUITS

ALICE ZANETTA

Nocturne, où la lumière jamais
ne viendra dicter mes sensations

JULIE LEVASSEUR

Minuit au musée

VÉRONIQUE SENÉCAL

Remords couleur ketchup

BÉATRICE ROY-BRUNET

Crépuscule infini

FANNY C. LAURIN

Insupportable sobriété



Nocturne, OÙ LA LUMIÈRE

JAMAIS NE VIENDRA DICTER MES SENSATIONS

LES RAYONS BRÛLANTS GLISSENT SUR MON VISAGE, LE VENT FRAIS SIFFLOTE DOUCEMENT DANS MES OREILLES. LA PÉNOMBRE VIENT HÉRISSEZ MES POILS, TANDIS QUE L'ÉPAISSE FIÈVRE SE DISSOUT. LA NUIT ANNONCE SA VENUE. JE DOIS MARCHER POUR ÉCLAIRCIR MES PENSÉES.

Mes proches m'avaient toujours dit que j'étais spéciale en raison de ma façon singulière d'aborder ce qui m'entoure. Je n'avais jamais compris la raison de cet écart. Ils m'avaient alors raconté l'existence d'un monde qu'ils pouvaient distinguer par leurs yeux, d'un univers qui ne me serait jamais accessible. *Qu'est-ce que voir ?* S'ensuivirent les innombrables descriptions de ces couleurs et de ces matières qui nous parlent par leur simple reflet. De l'horizon, du ciel, des infinis que l'on ne saurait parcourir. Des nuages, des astres, du soleil, de tout ce que je ne pouvais toucher, sentir, goûter.

Avec quelle couleur la colline s'adresse-t-elle à moi en ce moment ? Et les nuages, sont-ils là eux aussi ?

Certes, j'étais fascinée, néanmoins je ne voulais éprouver aucune rancœur à l'égard de ma différence. Malgré moi, un sentiment irrésistible d'amour-haine naissait en mon sein quant à cet univers inconcevable, insondable, invisible. Nourri de la pitié que les gens éprouvaient à mon égard, ce sentiment me donnait l'impression que ma cécité m'empêchait d'atteindre la plénitude. Ma particularité se muait peu à peu en un handicap.

Je connais ce chemin par cœur, personne ne pourrait se douter de mon anomalie.

Comment être accablée d'un monde que je ne connais pas ? Le mien est celui de l'obscurité, je ne le vois pas, je ne le construis pas autour d'objets visibles, je le ressens simplement. Je touche, j'effleure et je caresse pour mieux discerner. Mes mains explorent chaque détail, mes pieds se posent à la recherche de tous contacts, tous mes membres vibrent en une union sensible ramenant le corps à l'esprit. L'espace rompt mon être, il me paraît infini et me transperce, comme si mon œil s'était fermé pour mieux saisir ce qui m'entoure désormais. Les jours ne luisent pas, mais ils ne cessent pour autant de chanter.

J'aime cette proximité, celle qui me pousse à apprécier le plus profond de l'autre, sans m'arrêter à la distance d'un regard. Pourquoi envier cette société diurne ? Je ne semble pas être faite pour y appartenir, puisque

je devrais apprendre à quoi ressemble ce qui m'entourerait d'une manière qui n'est pas mienne. Voir me forcerait à interpréter les teintes, les expressions corporelles, mais aussi les normes imposées de la beauté. Qu'est-ce qui est censé être laid ? Ou séduisant ?

Non pas que je ne reconnaisse l'élégance qui transcende l'apparence, telle la gracieuse caresse des notes de Claudio Arrau, la tendre étreinte d'un être aimé ou la découverte de nouveaux paysages stupéfiants. Je me rappelle chacun d'eux avec une distinction qui ferait sans doute pâlir les muettes photographies.

Ici, dans les maquis, sous mes pieds, la terre nue est vivante, elle s'éboule contre mes pas. Les branches craquent sous mon poids. Les pierres qui roulent viennent cogner leur rigidité à mes souliers pour me faire tanguer. Les herbes hautes frôlent mes jambes à demi découvertes, elles s'accrochent à ma peau pour glisser de nouveau. La rosée perle sur mes habits et m'embaume d'une voluptueuse odeur de magnolia qui laisse transparaître quelques écumes de sève à la lisière de son écorce. J'entends les oiseaux, leurs ailes qui battent l'air et donnent le rythme de leur envol. Les feuilles des arbres murmurent, chacune se frotte l'une contre l'autre. La montagne que je gravis transforme la cadence de mes pas en un concerto. Tout se lie et s'accompagne, je sens l'harmonie d'une nature pure laissée à elle-même. Chaque mouvement me rapproche du sommet. Là où l'espace se déploie comme nulle part ailleurs. Dans la noirceur de mes yeux endormis, je perçois l'intensité de l'instant.

Pourtant, à force d'imaginer la magie que peut apporter la vision, l'anxiété de l'ombre m'envahit, me ramène sans cesse à ce désir fou de percer ce mystère impénétrable. Je savoure cette vie où chaque élément s'inscrit au plus profond de ma chair, mais je reste hantée par l'absence d'un regard que je ne croiserai jamais.

Minuit au musée

C'EST VENDREDI, LA CROWD JEUNE ET BRANCHÉE SE PRÉPARE À SORTIR. PAS DANS UN RESTAURANT, PAS DANS UN BAR — AU MUSÉE. UNE FOIS PAR SAISON, LE MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL (MAC) PROPOSE UN CONCEPT DE SOIRÉES NOCTURNES QUI SE PROLONGENT AU-DELÀ DE MINUIT. EXPOSITIONS, ATELIERS DE CRÉATION, D.J. SETS ET COCKTAILS SE COMBENT POUR DONNER UN NOUVEAU SOUFFLE AUX ARTS VISUELS.

« Les gens aiment vivre des expériences qu'ils peuvent partager et dont ils peuvent discuter », indique la responsable des projets multimédias et des Nocturnes du MAC Louise Simard. Les soirées Nocturnes mettent de l'avant le concept de *sortir* au musée. « Tu fais une sortie où il y a un contenu à la fois intellectuel, visuel, sonore et esthétique. Tu passes du bon temps, tu es avec tes amis. Les expositions font partie de l'expérience globale », s'enthousiasme-t-elle.

Le musée devient un lieu de rencontres, de rendez-vous, où les gens se retrouvent pour découvrir des œuvres dans un contexte convivial qui favorise la discussion. « Le musée vous appartient » : tel est le message que le MAC veut véhiculer. Des visites interactives sont organisées et des médiateurs sont présents dans les salles pour répondre aux questions. C'est ainsi que la recette des Nocturnes attire jusqu'à 3 000 personnes par soirée, entre 17h et 2h.

EXIT, LE CLUB SÉLECT

L'objectif des ouvertures tardives était d'amener un nouveau public à fréquenter les salles d'expositions et à s'intéresser à l'art contemporain. « Il fallait casser l'image du musée comme un cercle fermé », se remémore Louise Simard. Un changement de perceptions réussi et facilité par le changement de génération.

« Les jeunes adultes sont aujourd'hui curieux, ils n'ont pas peur; ils ont envie d'aller voir, remarque la responsable. Ils ont l'esprit vif, ils ont l'esprit critique. C'est un beau public qu'on a, car ce sont des gens dans la vingtaine ou la trentaine qui sont brillants, allumés, à l'affût et dynamiques. »

Il n'en a pas toujours été ainsi. « Il y a quelques décennies, les gens appréhendaient l'art contemporain. Ils se disaient: " Je ne comprends pas ce que l'artiste cherche à dire; puisque je ne comprends pas, ça me met mal à l'aise, et puisque je suis mal à l'aise, je ne veux pas aller m'exposer à cette situation "», se souvient Louise Simard. Selon elle, les jeunes se plaisent désormais à questionner, à analyser les œuvres et à partager leurs perceptions.

UNE PREMIÈRE AU CANADA

Lorsque les Nocturnes sont apparues en 2007, c'était du jamais-vu. « On était parmi les pionniers au Canada, se rappelle la responsable. On s'est démarqué à l'échelle nationale comme un musée dynamique dans sa façon d'attirer de nouveaux publics. » À l'époque, on disait du MAC qu'il attirait les *YoCo*, c'est-à-dire les *young cosmopolitans* ou le jeune public urbain. La majorité de la clientèle des Nocturnes est âgée de 18 à 34 ans et provient de la région du Grand Montréal.

Aujourd'hui, le concept des soirées tardives est assez répandu dans les musées et les galeries d'art. Plusieurs établissements canadiens ont emboîté le pas, notamment le Musée McCord et le Musée des beaux-arts de Montréal. À travers le monde, des institutions d'envergure telles que le Musée du Louvre, à Paris, ou la National Gallery, à Londres, prolongent leurs heures d'ouverture entre 21h et 22h certains jours de la semaine. Le American Museum of Natural History, à New York, organise même des soirées pyjama où les visiteurs apportent matelas et sacs de couchage pour dormir dans les salles d'expositions.

L'idée de départ du MAC était simplement d'ouvrir le musée le soir. Le premier vendredi de chaque mois, le public était invité à visiter les expositions lors d'une soirée 5 à 9 animée par une performance musicale et un service de bar. Rapidement, le projet a pris de l'ampleur. « Après trois mois, on avait un *line-up* à l'extérieur jusqu'à la rue! Les gens nous disaient: "Mais pourquoi arrêtez-vous à 21h? Le party commence à cette heure-là!" », raconte Louise Simard.

Les Nocturnes ont donc commencé à s'étirer jusqu'à 22h, puis minuit, jusqu'à ce que les organisateurs voient, à tous les mois, leur charge de travail devenir de plus en plus importante. « On a été un peu victime de notre succès. On est un musée ici, et non une salle de spectacle. Notre premier mandat reste la programmation d'expositions », défend Mme Simard.

C'est ainsi qu'est apparu en 2014 le nouveau concept tel qu'offert aujourd'hui, avec des soirées plus longues, présentées quatre fois par an, arrivées à l'exposition en cours. « Les D.J. invités viennent visiter quelques jours avant, histoire d'être sensibles à ce qui se passe, à ce que le musée présente — c'est notre *lead*, explique la responsable. Les médiateurs culturels préparent des visites thématiques et l'atelier de création s'inspire aussi de la programmation pour une expérience complète », précise Louise Simard.

« La Nocturne est évolutive. On a le public de début de soirée et le public du cœur de la soirée; il y a des gens qui viennent vers 22h et d'autres qui arrivent après minuit. Les salles d'exposition restent ouvertes jusqu'à 2h et on a des gens dans les salles d'expositions jusqu'à 2h! »

« C'est formidable. C'est ça l'art contemporain: c'est le questionnement, c'est chercher et trouver un sens pour rejoindre l'artiste. »

— Louise Simard

L'aventure nocturne du MAC se poursuit pour une 10^e année en 2016. Couche-tard amateurs de culture, c'est un rendez-vous les 20 mai, 2 septembre et 4 novembre prochains.



Remords couleur ketchup

SEUL DANS TA CHAMBRE, TU ATTENDS TU NE SAIS QUOI. ALLER PRENDRE UN VERRE, VOIR UN AMI? RARE QUE TU NE FAIS RIEN UN JEUDI SOIR À 21H30. RARE QUE TU REFUSES TOUTES LES INVITATIONS. tu contrôlais encore tout et que tu ne ressentais aucun regret. Rien de plus faux. Il était temps que tu t'en aperçoives.

La faim te ronge l'estomac. Après un combat interminable, elle prend le dessus sur ta raison. En une petite minute, tu rassembles l'essentiel : cellulaire, écouteurs et carte de débit. Direction le *fast-food* le plus proche pour un burger et une frite au ketchup. Facile, dans *Hochelag*, ce sont les *spots* les plus simples à trouver.

Le premier que tu croises est fermé en raison de l'heure tardive. Deux coins de rue plus loin, l'affiche « Argent comptant seulement » te fait pousser quelques jurons. Maudites cartes. Le seul restaurant qui te vient en tête est loin. À une quarantaine de minutes à pied. Tu entreprends cette longue marche. Le temps doux et inhabituel, en ce début février, ne te fait pas regretter ton choix.

Tu le sais, au fond, ce qui a influencé ta décision. Le burger et la frite au ketchup restent des illusions. Les tiennes. Des raisons pour te faire sentir mieux, pour te faire croire que tu es passé à autre chose toi aussi. *Comme elle.*

L'air frais te fait du bien. Ton futur repas devient soudainement moins primordial pour ton estomac dorénavant noué. Tu te remémoires, pour la première fois, les détails de ce que tu avais espéré oublier. Le rythme de tes pas augmente, celui de ton cœur aussi. Malheureusement, ça ne s'oublie pas. *Une personne comme elle non plus.*

Le restaurant apparaît rapidement dans ton champ de vision. Ses portes s'ouvrent à toi. À peine cinq minutes plus tard, tu en ressors avec la raison initiale de ta marche nocturne.

Ton burger et ta frite en main, tu marches la tête baissée. C'est terminé et tu le sais. Cuisante et triste réalité à laquelle tu as essayé d'échapper.

Ce soir-là, tu as pris cette marche qui te faisait si peur. Une promenade qui t'effrayait depuis huit mois. Huit longs mois à te mentir à toi-même, à te dire que

Huit mois avant que tu l'éprouves, cette tristesse, et que tu l'affrontes aussi. Huit mois avant que s'écroule ton invulnérabilité et que tu acceptes la souffrance comme une guérison. Il n'y a aucune honte à avoir. Tu avais le droit de souffrir, d'être déchiré même si la décision était la tienne. Tu avais le droit d'avoir mal pour toi et pas juste pour elle.

Une brise gèle les larmes qui coulent sur ton visage. Tu la sens, la douleur. Tu réalises enfin tout ce que tu manqueras.

Ce ne sont pas les décisions que tu n'as pas prises qui te rongent, ni les chances ratées ni les mots jamais prononcés. Ce sont celles prises avec cette prétention de connaître l'avenir et cet entêtement à ne jamais vouloir patienter. Désirer tout, maintenant, sans attendre. Ton erreur, c'est d'avoir pensé être au-dessus de tout ça. D'avoir pensé être plus fort que tout le reste. Échec et mat.

À toi maintenant d'assumer ton choix et d'emprunter des détours pour l'éviter *elle*. « Le monde à l'envers », te dis-tu. Certes, avec un peu d'efforts, tu sauras retrouver cet équilibre si cher à tes yeux.

Réapprendre à te connaître, à saisir ce que tu désires réellement. Comprendre que le temps peut réparer les pires blessures. Saisir qu'il t'offre le répit que tu avais tant désiré par le passé. Être certain de ce que tu veux. Être convaincu pour le restant de tes jours. Être prêt à lui dire à *elle* si elle est encore là.

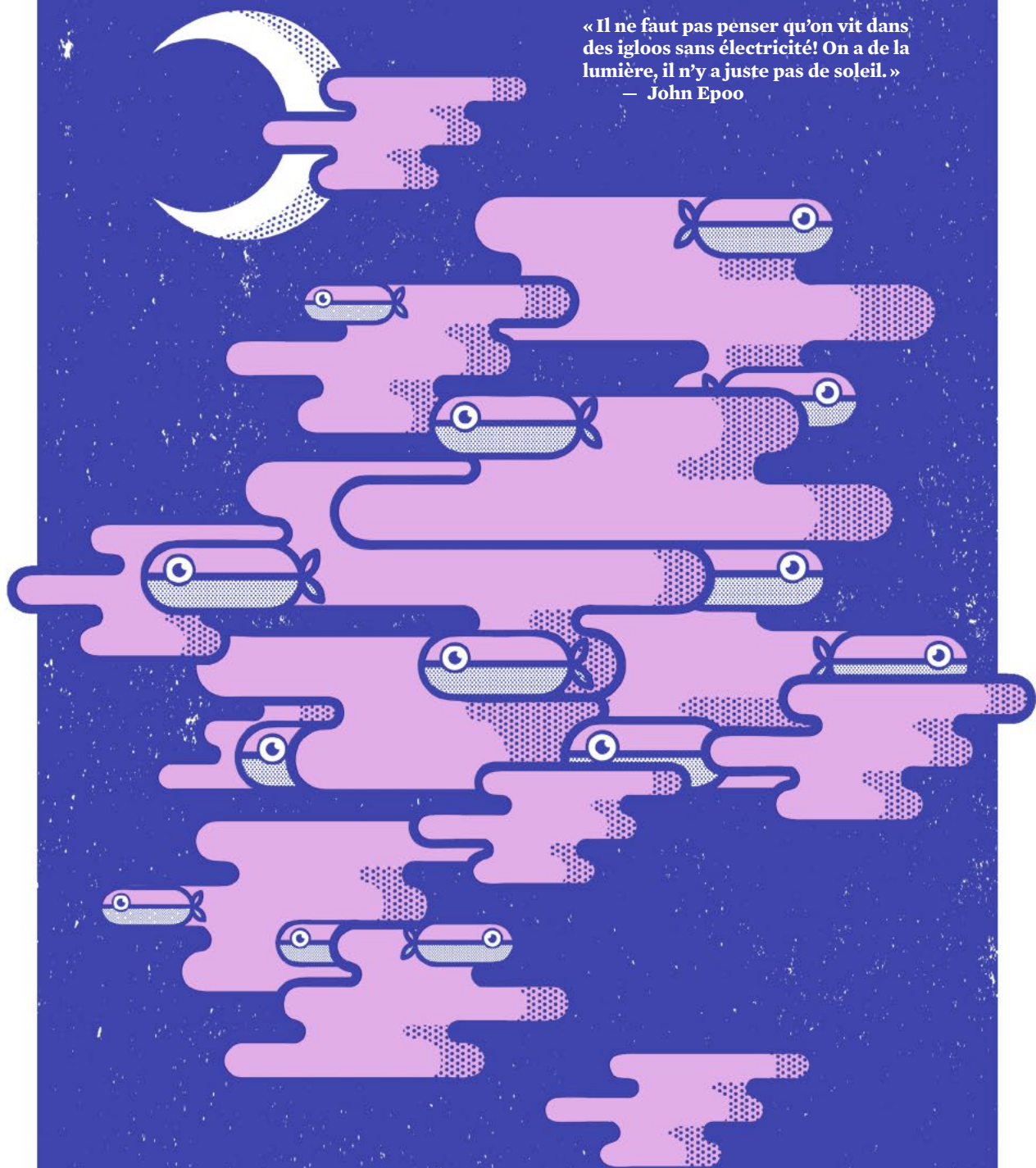
Tu arrives enfin au seuil de ton appartement. Le paquet qui enveloppe ton burger et ta frite n'émane presque plus de chaleur. Tant pis.

Seul dans ta chambre, tu attends tu ne sais quoi. Aller prendre un verre, voir un ami? Rare que tu ne fais rien un jeudi soir à 23 h. Rare que tu refuses toutes les invitations. Rare que tu en acceptes une avec toi-même.

Huit mois plus tard. Il était temps.



« Il ne faut pas penser qu'on vit dans
des igloos sans électricité! On a de la
lumière, il n'y a juste pas de soleil. »
— John Epoo



Crépuscule infini

QUATRE MOIS ET DEMI D'OBSCURITÉ.
LES INUITS DU GRAND NORD CANADIEN VIVENT UNE NUIT
SANS FIN. UNE NUIT QUI PERDURE AU-DELÀ DES HEURES.

John Epoo, quarante-six ans, habite la pointe sud de l'île d'Ellesmere, au Nunavut, depuis toujours. Son village, Grise Fiord, « le lieu qui ne dégèle jamais », compte environ cent quarante âmes habituées à des températures frisant les soixante degrés sous zéro. À la barre de la radio du Nunavut, le père de famille leur transmet, chaque jour, les dernières nouvelles. Grand gaillard au rire facile, il se plaît à raconter un mode de vie non dicté par l'ascension du soleil dans le ciel.

« Certains matins en me levant, je me demande si c'est vraiment le matin ou bien si c'est le soir ! »
— John Epoo

Dans les villages les plus au nord du Nunavut, les jours commencent à raccourcir dès le mois de novembre, alors que le soleil se lève à dix heures trente et disparaît cinq heures plus tard. Au fil des jours, l'été cède tranquillement sa place à l'hiver ; l'astre se manifeste de moins en moins. En plein cœur du mois de février, cela fait trois mois que l'obscurité domine le Grand Nord canadien. À Grise Fiord, le soleil s'efface pendant quatre mois et demi. La lune, quant à elle, n'apparaît qu'une seule fois par mois.

« Chez nous, il est culturel de ne pas dormir durant une nuit, le confort pour nous n'est pas si important. »
— John Epoo

Plus au sud, à Iqaluit, la capitale du Nunavut, la situation est tout autre. « Ici, ce n'est jamais noir au complet. C'est sombre, mais le soleil reste toujours un peu à l'horizon », explique Jacklyn Blythe, une employée de l'office du tourisme d'Iqaluit. Plongés dans une obscurité ou un crépuscule sans fin, les Inuits voient les frontières entre le jour et la nuit se dissiper. La nuit comme le jour, ils vaguent à leurs activités.

« Dormir n'est pas valorisé dans la culture inuite. À toutes heures, dans les demeures, la radio et la télévision sont souvent ouvertes », raconte M. Epoo. Aux dires de l'Iqalummiuq, tous les divertissements sont plus importants que le roupillon.

À Grise Fiord, la meilleure excuse pour réduire ses heures de repos est, sans conteste, la pêche. « Même les salariés qui ont un horaire fixe participe à des escapades nocturnes de pêche et partent travailler ensuite, parfois sans dormir », rapporte M. Epoo. Chasser le caribou peut aussi devenir une activité plus intéressante qu'une bonne nuit de sommeil. « Si on est fatigués, on dort quelques heures en après-midi avant de retourner à nos activités », confie-t-il.

La perception de l'obscurité est différente lorsqu'elle est une partie intégrante du quotidien. Pour les Inuits, la nuit n'est pas mystérieuse. Le Mal et les vilains n'y sont pas associés comme au sein de l'imaginaire franco-québécois. Comme le Diable et la nuit menaçaient les personnages des légendes canadiennes-françaises, les aurores boréales peuplaient les contes des peuples nordiques. « Lorsque les chasseurs partaient en expédition la nuit, ils ne devaient pas siffler, sinon une aurore boréale se rapprochait et leur coupait la tête », relate-t-elle.

Malgré les légendes qui les entourent, les aurores boréales sont la fierté des habitants du Nord. « Dans mon village, il y a du froid et pas beaucoup de soleil, mais les aurores boréales, c'est comme l'arc-en-ciel ! », conclut John Iphoo en éclatant de rire. Comme quoi même dans le ciel couleur charbon, les Inuits trouvent un peu de réconfort.

« Les entités de nuit n'existent pas chez nous, il n'y a pas d'association entre le mal et la nuit. »
— Jacklyn Blythe

Insupportable sobriété

La neuvième nuit de l'existence de notre petit garçon, alors que ce dernier dormait paisiblement, mon chum et moi avons décidé de prendre du temps pour nous... Ce qui s'est évidemment traduit par virer une brosse. La première depuis longtemps. Après de nombreuses semaines d'abstinence, être la spectatrice des beuveries de mes congénères avait fait son temps. Manger une poutine-de-fin-de-soirée complètement à jeun rendait cette activité beaucoup moins charmante. En cette délicieuse soirée de fin avril, la vodka faisait de l'œil au Clamato: le *Bloody Caesar* nous attendait.

À peine une heure plus tard, les pommettes écarlates et les yeux vitreux, nous vivions un étrange bonheur. Celui qu'éprouvent deux personnes à la fois complètement crevées et débordantes d'énergie. Difficile d'imaginer à quel point l'arrivée d'un si petit être peut occuper l'esprit en permanence, tellement qu'il en devient ardu de penser à autre chose. C'est ainsi que mon chum a tout naturellement proposé, avec entrain, d'aller trier la montagne de présents que l'on avait reçue pour l'arrivée de notre nouvel humain préféré. De toute évidence, cette soirée s'annonçait exceptionnelle.

Assis en indien, accompagnés par nos fidèles *Bloody Caesar*, nous avons déballé le premier sac-cadeau. Êtes-vous familier avec le mot « support »? Nombreuses sont les personnes qui préfèrent utiliser le terme « cintre ». Et bien, en déballant notre premier paquet, nous avons découvert que nous étions les heureux propriétaires d'un ensemble de dix supports flambant neufs, conçus spécifiquement pour les vêtements de bébé. De ridicules petits bouts de plastique, qui ne prennent leur sens que lorsque des parents perdent leur temps à les utiliser pour suspendre les micropyjamas de leurs descendants. Vous savez, ces minuscules habits qui ne sont destinés qu'à être couverts de presque tout ce qui peut possiblement sortir d'un mini-être-humain? Ce soir-là, les pauvres parents qui se donnaient tant de mal à mettre de l'ordre dans la garde-robe de leur poupon ont eu droit à un jugement impitoyable. Jugement qui s'est aussitôt transformé en perplexité à la découverte d'un deuxième paquet de cintres.

Trente minutes plus tard, notre déballage allait bon train. Presque un sac-cadeau sur deux contenait des supports. L'absurde de la situation nous faisait si rire qu'il en devenait difficile de continuer notre surprenante exploration. Au bout du sixième paquet, nos abdominaux et nos muscles de joues étaient épuisés. C'est à ce moment que l'un de nous a eu un éclair de génie: nous prendre en photo sous une montagne de cintres et envoyer, par courriel, le cliché à notre famille, accompagné du message « Merci pour votre support ».

Évidemment, une pluie prodigieuse de jeux de mots sur le thème de la soirée s'en est suivie, donnant naissance à une bulle créative phénoménale. Impossible de mettre notre plan à exécution. Pour notre défense, le sommeil était une denrée rare depuis l'arrivée de notre adorable colocataire. Finalement calmes, nous avons défait les emballages de supports. Couché sur le divan, mon chum a pris une pose de mannequin, afin que je l'orne du plus grand nombre de cintres possible. Le tout a pris cinq bonnes minutes. Notre objectif était clair, c'était du sérieux. Optimiser le nombre de supports sans sacrifier la beauté de la chose n'était pas aisé; il allait de soi que les artistes en nous veillaient à optimiser l'agencement des couleurs.

J'ai finalement eu l'honneur d'immortaliser l'étrange apparition trônant au milieu du salon en une photo magnifique. *Sweatpants gris, regard vide et cintres aux couleurs de l'arc-en-ciel.*

Aucun récepteur de notre courriel n'a trouvé notre blague cocasse. Nous avons reçu quelques réponses comme « Ça fait plaisir, vous avez l'air heureux ». Ça nous a fait mal sur le coup, mais nous nous sommes consolés en nous disant que nous étions chanceux de pouvoir créer une soirée hors du commun à partir de rien. En plus, nous possédions désormais une image qui nous faisait rire à tout coup, même si cette réaction semblait assez peu partagée... Mais, comme le disait le philosophe Sénèque: « L'important n'est pas ce qu'on supporte, mais la façon de le supporter ».





Collaborateurs- collaboratrices

Coordonnateur

Charles St-Hilaire

Assistante-coordonnatrice

Justine Belzile

Rédactrices en chef

Alexandra Duchaine
Mélina Soucy

Directeurs artistiques

Cédric Gagnon
Maude Turgeon

Directeur événementiel

Benjamin Ouellet

Directrice photo

Laurence Landry

Directeurs promotionnel

Clémence Giroux-Tremblay
Vincent Massicotte

Directeur vidéo

Renaud Gingras Debien

Équipe de rédaction

Marie-Philippe Banville, Yan L. Bienvenue,
Fanny C. Laurin, Julien Denis, Quitterie Dufour,
Francis Dupont, Laurence Gagnon, Alexandre Graton,
Léa Lapointe, Béatrice Leclerc, Julie Levasseur,
Thomas Litalien, Raphaëlle Richtot, Béatrice Roy-
Brunet, Véronique Senécal, Rosemarie St-Amand,
Pénélope Tancrède, Valérie Tellos, Alice Zanetta

Équipe événementiel

Audrey Aubertin, Frédérique Beetz, Didier Benoît,
Alexandra Dion, Camille Dufresne, Shani Fafard,
Audrey Gendron, Catherine Jetté, Gabrielle Julien,
Christophe Lavigne, Savannah Pasteau,
Catherine Patenaude, Karine Perron,

Équipe photo/vidéo

Ève Brasseur, Joanie Beaudoin, Ariane Brewer,
Camille Brière, Catherine Brousseau, Elisa Desoer,
Bianca Janelle, Léa Lapointe, Justine Marleau-Donais,
Léa Ougier, Alexandrine Paradis, Solange Racine,
Tam Dan Vu

Équipe promotionnel

Jean-Sébastien David, Audrey Lawlor,
Anthony Roch, Phillippe Thimineur

Illustrations

Amélie Lehoux, Guillaume Béchon,
Toujours Correct, Camille Charbonneau, Léa Priou







Si à la loto tu as 1 chance sur 14 millions de gagner le gros lot, avec nous tu as **100%** de chance de gagner notre coeur.

Contribue au virage numérique de ton journal étudiant!

WWW.GOFUNDME.COM/MONTRÉALCAMPUS

Le journal indépendant des étudiants de
l'Université du Québec à Montréal, depuis 1980.



**L'IN
CUBA
TEUR**

pica

disponible en ligne sur picamag.com



